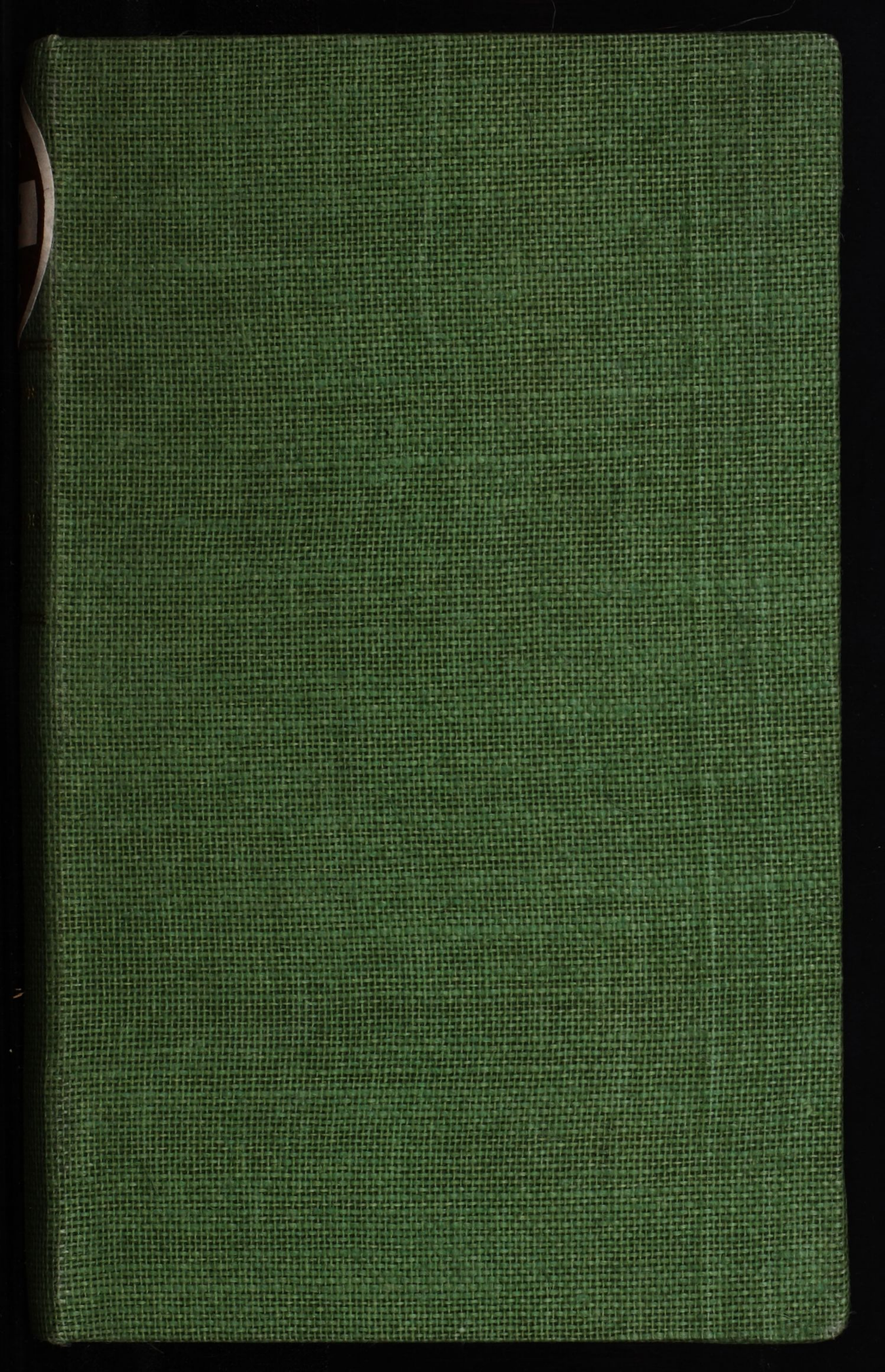
E. LOUDUN

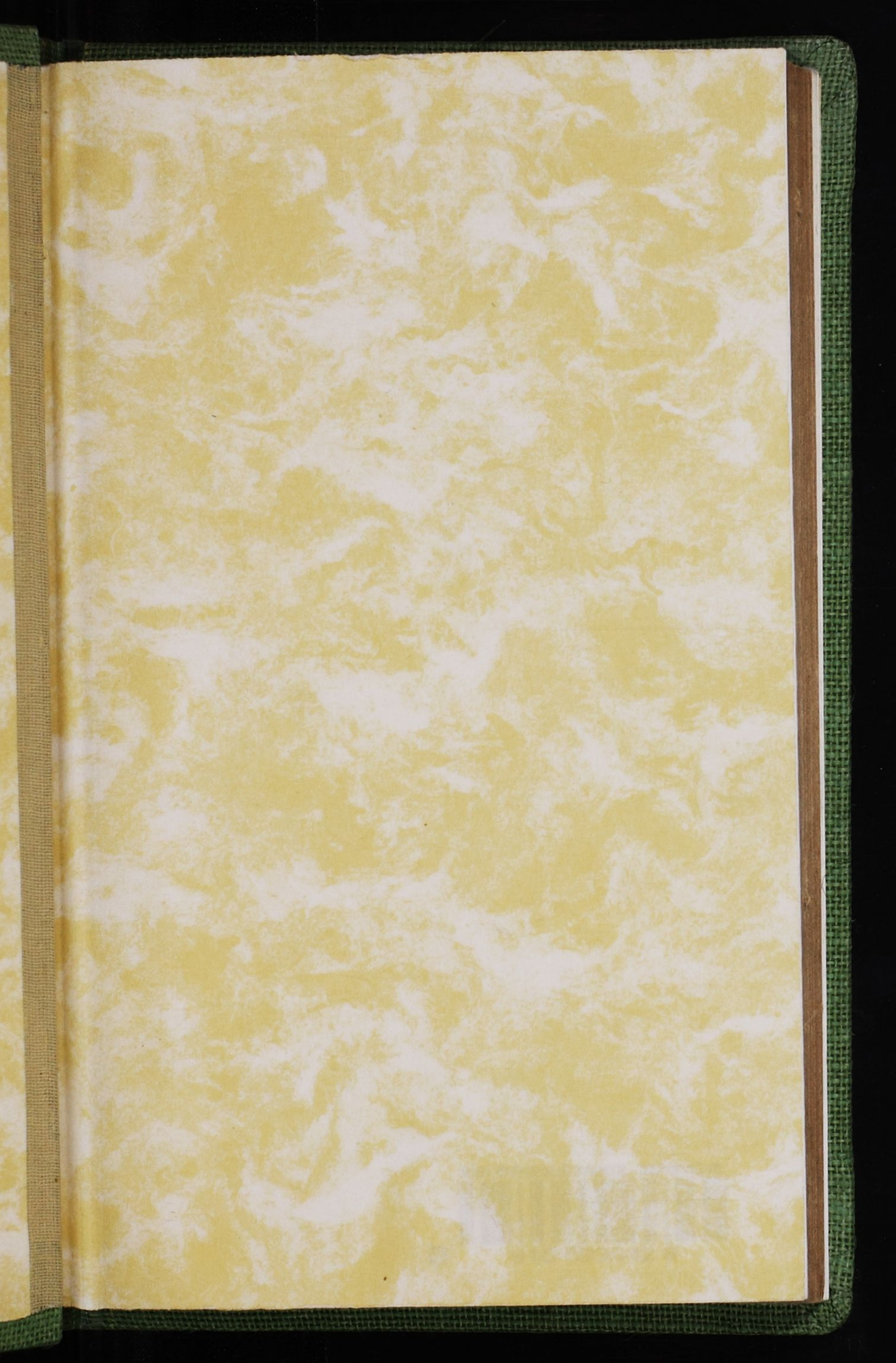
—

LES TROIS RACES





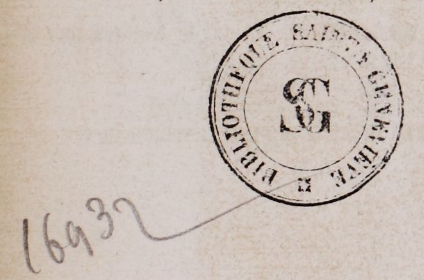





BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LES TROIS RACES

LES ANGLAIS, LES ALLEMANDS, LES FRANÇAIS



DU MÊME AUTEUR :

LA VENDÉE. Le pays, les mœurs, la guerre. 1 vol. in-8.

LES DERNIERS ORATEURS. — 1848-1852. 1 vol. in-12.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DES BEAUX-ARTS. 1855. 1 volume in-8.

ÉTUDE SUR LES ŒUVRES DE NAPOLÉON III. In-8°.

LES VICTOIRES DE L'EMPIRE. 6e édition, 1 vol. in-12.

LES PÈRES DE L'ÉGLISE. Choix de lectures morales. 2e édition, 1 vol. in-12.

LA BRETAGNE. Récits et paysages. 1 volume in-12.

Paris. — Imp. W. Remquet, Goupy et Cie, rue Garancière, 5.

LES

TROIS RACES

Les Anglais, les Allemands, les Français

PAR

EUGÈNE LOUDUN

Nouvelle édition revue et corrigée



PARIS
P. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
31, rue Bonaparte
1862

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Cet ouvrage a été publié, une première fois, dans un journal quotidien de Paris (1), sous le titre des *Trois Races*, puis, en volume, sous celui de *l'Angleterre et l'Allemagne en France, de l'influence des idées anglaises et germaniques sur l'esprit français;* il reparaît aujourd'hui avec son premier titre : Les trois races, *les Anglais, les Allemands, les Français*.

(1) *Le Pays.*

L'histoire de ce petit livre ne serait pas une des pages les moins curieuses de l'histoire littéraire de ce temps : deux jugements d'arbitres ; — une menace de duel ; — le manuscrit perdu dans les bureaux du journal ; — la publication ne commençant qu'après une note explicative de la rédaction, — arrêtée dès le milieu du premier chapitre, — reprise par voie d'huissier, — interrompue de nouveau, — reprise encore par le même moyen ; — comparution devant le tribunal de commerce ; — refus du journal d'insérer la *Conclusion* et décision conforme du tribunal ; — saisie de l'ouvrage trois heures après qu'il a paru en volume ; — examen du livre ; — permission enfin, au bout de huit jours, de le mettre en vente : voilà les phases par lesquelles il a passé de 1852 à 1854.

Toute cette opposition venait d'un malentendu : on prenait l'ouvrage pour un acte d'hostilité contre des peuples voisins ; tel n'était pas le but de l'auteur. Sous forme d'études morales, et en s'appuyant sur l'au-

torité des faits, il exposait une théorie philosophique, un *système*, selon le mot d'un critique. Il ne s'agissait pas de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France, mais des différents caractères d'hommes positifs, poétiques ou raisonnables; l'auteur appelait les uns Anglais, les autres Allemands, les troisièmes Français; il eût pu tout aussi bien les appeler Romains, Carthaginois ou Athéniens.

Cette façon de parler, du reste, est depuis longtemps dans le domaine public; que de fois n'a-t-on pas entendu dire : Il est positif comme un *Anglais?* d'une utopie : ce n'est qu'une rêverie *Allemande?* et d'un esprit net, ouvert, primesautier : c'est un vrai *Français?* n'a-t-on pas appelé Franklin, le plus *Français* des Américains? Il n'y a donc là rien d'agressif ni de paradoxal; seulement, à cette idée devenue presque un lieu commun, l'auteur a donné une forme nouvelle; cette vérité il l'a examinée dans ses applications à la religion, à la philosophie, à la politique, aux lettres et aux arts, etc. Aujour-

d'hui il a la confiance que le public ne s'y trompera pas : ce ne sont pas trois peuples qui sont ici en question, mais trois types d'hommes.

INTRODUCTION



Les hommes se peuvent diviser, quand on les considère au point de vue de l'intelligence et du caractère, en trois classes : les rêveurs, les positifs et les esprits pratiques. Chez les premiers domine l'imagination, chez les seconds la raison, chez les derniers il y a équilibre des deux facultés. Les naturalistes diraient que les rêveurs sont plus nerveux, les positifs plus sanguins, et que les esprits pratiques participent dans une juste mesure des deux systèmes. Les hom-

mes sont plus profondément séparés par cette diversité de génies que par les nationalités, les climats et les temps. Il y a moins de différence entre le Caucasien blanc et le Malais jaune qu'entre le rêveur sensible, poëte, amant de l'idéal, et le positif, calculant tout, matériel et égoïste; ils sont véritablement de races distinctes : « Ce sont les natures et non les opinions, a-t-on dit, qui font les plus irréconciliables ennemis. »

Cette division a existé de tout temps et partout : mais dans certains pays, si une race s'est trouvée particulièrement développée, elle a donné son caractère à la nation : ainsi l'Allemagne est la patrie de l'imagination, l'Angleterre de l'esprit positif, la France du sens pratique.

Assistez aux séances d'une assemblée délibérante, vous ne pourrez vous empêcher d'être frappé des méthodes opposées qu'emploient les orateurs en traitant le même sujet. Pour les uns, tout est prétexte à théories; ils posent un principe général et sur cette base dressent un édifice complet; tout s'y trouve : destinées de l'humanité, esprit

et tendances de l'époque, avenir social ; dans l'ensemble disparaît, partie imperceptible, le sujet proposé.

D'autres considèrent la question à part de tout ce qui s'y rattache : ils l'examinent dans ses mille détails, la dissèquent minutieusement; rien ne leur échappe, rien, si ce n'est, comme à certains médecins, l'âme, qui anime tout ; il semble que le fait actuel soit étranger au monde entier, qu'il faille tout lui sacrifier : ils l'isolent.

Les autres, enfin, emploient les deux méthodes, la synthèse, sauf l'excessif développement des premiers; l'analyse, sauf l'aride exclusion des seconds.

Avec l'hypothèse et les généralités, les premiers sont souvent nobles et élevés; mais, privés du sentiment de la réalité, ils concluent à l'impossible, à l'utopie. Par l'examen, les seconds découvrent habilement l'utile; mais, sans sublimité dans l'esprit, dédaignant la loi éternelle de justice, ils aboutissent à l'intérêt égoïste et brutal. Les derniers seuls, par un heureux mélange d'observation et de générosité, de connais-

sance des faits et de désintéressement, savent à la fois envisager le sujet dans son étendue et ses parties, saisissent le bon et le beau, le réel et l'idéal, et l'application de leurs idées est aussi propre aux intérêts de la nation qu'honorable pour la dignité humaine.

Ainsi, de trois orateurs concluant de la même manière, repoussant également la même proposition, le droit au travail, par exemple, l'un dirait :

« Je ne veux pas le droit au travail, parce qu'il n'y a pas de droit au travail. »

Le deuxième : « Je ne veux pas le droit au travail, parce qu'il ne donnerait aucun profit. »

Le troisième : « Je ne veux pas le droit au travail, parce qu'il ne peut s'appliquer. »

L'un, sans considérer si le droit au travail est utile ou non, le nie en principe.

L'autre, sans se soucier du principe, le rejette comme contraire au gain.

Le dernier, sans s'arrêter à chercher si le principe existe, s'il donnera profit ou perte, l'écarte comme impraticable.

Le premier a pour règle l'*absolu*, le second l'*intérêt*, le troisième le *bon sens*.

C'est là le caractère des trois races.

Dans une discussion, on s'écrie parfois :

Nous ne parlons pas la même langue! Rien de plus vrai. On ne parle pas, en effet, la même langue, non-seulement de fond, mais de forme. Deux hommes qui soutiennent les principes de liberté ou d'autorité, la matière ou l'esprit, se servent du même idiome dans tout ce qui est accessoire, les verbes, les adverbes, les prépositions; quant au fond de la langue, les mots sonnent de même, mais ils ne sont pas de même famille : à chaque instant vous entendez l'un jeter ces belles et nobles expressions : *dévoûment, désintéressement, honneur, sentiment, dignité humaine;* l'autre répond par l'*intérêt, le nécessaire, l'utile, les besoins de la vie;* la conversation durât-elle deux heures, les mêmes mots reviendraient sans cesse, et le langage de l'un serait aussi incompris de l'autre que si c'était du syriaque ou de l'arménien; c'est réellement une langue étrangère. Les deux discours marchent côte à côte, sans jamais

se joindre, comme deux fleuves qui coulent parallèlement, séparés par des montagnes; et un spectateur qui ne saurait que quelques mots de français pourrait, par ces seules expressions toujours répétées, reconnaître qui est le matérialiste ou le spiritualiste.

C'est ainsi que des hommes d'une puissante intelligence ne se peuvent comprendre entre eux; ils parlent des langues différentes; comme les peintres de diverses écoles, ce qui semble rouge à l'un paraît blanc à l'autre; le hasard les a fait naître dans le même pays, mais ils sont réellement de patries opposées : l'un est Allemand, l'autre Anglais, le troisième Français.

Cette diversité d'esprit peut être utile et agréable dans les œuvres d'art et de poésie : dans la politique, elle est fatalement nuisible; il n'est pas indifférent qu'un peuple soit gouverné par des Anglais, des Allemands ou des Français.

Une nation devrait avoir pour chef un *homme*. Je ne m'écrierai pas comme le comte J. de Maistre : « J'ai connu des Italiens, des Allemands, des Russes, des Français, mais

je n'ai jamais rencontré d'homme ; » je dirai : Il y a très-peu d'*hommes*.

Dans notre misérable univers, nous avons été tellement diminués de notre force primitive par les travaux, les maladies, les accidents et les vices, qu'il reste aujourd'hui un très-petit nombre d'hommes complets. Au lieu d'être la généralité, l'*homme* est l'exception ; les autres sont des moitiés, des tiers, des quarts d'homme ; il est *homme* véritablement celui-là seul qui, possédant, au physique et au moral, toutes ses parties intactes, a conservé, par succession, une organisation saine et forte, pleine et abondante, comme était notre premier père, au jour de la création.

Lorsque, dans la bataille mortelle de la vie, apparaît un être d'une attitude calme et vigoureuse, noble et simple, portant sur son visage un reflet de la primitive beauté, tenant en bride toutes ses facultés, raisonnable où il faut penser, ému où il faut sentir, pouvant ce qu'il veut, et montant sans effort la montagne de sa destinée sublime ou douloureuse, les peuples, alors, étonnés et saisis

d'admiration, poussent des cris d'enthousiasme, le prennent sur leurs bras, le portent en triomphe, lui mettent la couronne au front, et, pour le hausser encore, comme s'ils ne pouvaient croire qu'il soit de la même nature qu'eux, inventent un mot nouveau, le sacrent d'un nom extraordinaire qui semble renier l'humanité, l'appellent un *homme de génie!*

Non! ce n'est pas un homme de génie! c'est un *homme!* Tel était Napoléon, et c'est en ce sens que lui-même disait, en l'abordant, au poëte allemand : « Vous êtes un homme, Monsieur Goëthe! »

Des trois races, celle qui se rapproche le plus de ce type de l'homme est la race française.

La France a eu quelquefois le bonheur d'être gouvernée par des représentants de cette race : saint Louis, Henri IV, Louis XIV. Louis XIV était un génie français et ses ministres des esprits anglais. Le roi, commandant, dirigeant, inspirant tout, avait un caractère grand et élevé qui donnait à ses desseins la marque de la grandeur ; Colbert

et Louvois, excellents administrateurs, exécutaient admirablement ses conceptions; sans eux, Louis XIV eût eu des vues étendues, mais aurait été impuissant à les réaliser; Colbert et Louvois, sans le roi, n'eussent été que de très-bons commis qui auraient employé leurs talents dans de petites affaires et pour de mesquins résultats. Louis XIV, quand il les eut perdus, ne trouva plus la même précision, la même rectitude pour mener ses plans à bonne fin; Colbert et Louvois, quand ils voulurent agir de leur propre mouvement, tombèrent dans de graves erreurs : l'un ne répugnait pas à se servir, dans sa politique, de moyens d'une moralité douteuse; l'autre, par un esprit étroit, fit manquer l'expédition de Hollande, en s'arrêtant aux places et ne marchant pas droit à la Haye et Amsterdam. Jamais la France ne fut plus puissante et capable de hardies entreprises que dans ce temps où la pensée directrice était noble, fière, magnanime, française en un mot; et où les ministres de cette pensée étaient actifs, rigides, positifs comme l'esprit anglais; jamais l'u-

nion des deux génies ne fut mieux combinée et appliquée : leur action fut complète, parce que chacun était à sa place, le Français la tête, les Anglais les bras.

Tout homme appartient à une race, mais il n'en a pas toutes les qualités ou les défauts; il en possède une ou plusieurs, il représente la race sous un rapport : ainsi il serait facile de faire voir que les jansénistes du dix-septième siècle, qui niaient la grâce, les économistes du dix-huitième, pour qui la société était fondée sur des chiffres, nos protestants, nos philosophes éclectiques sont des Anglais : ils s'appuient également sur la raison, ils ont pour moyen l'analyse, ils méconnaissent le sentiment. Balzac, pour ne parler que des morts de notre littérature, était un Anglais, lui qui a introduit en France le roman domestique, qui se complaît dans les détails matériels, analyse minutieusement les intrigues et les passions, montre de l'homme l'extérieur, son costume, sa maison, ses meubles, et dont la fable est toujours fondée sur l'argent.

Nos Allemands ont commencé avec le

dix-huitième siècle, avec la décadence : Fénelon, qui s'éprit du quiétisme, et rêva Salente; J.-J. Rousseau qui croyait à l'excellence de l'état sauvage; Saint-Martin le théosophe, étaient des Allemands. Qui fut plus Allemand que l'auteur d'Obermann, Sénancourt, avide d'atteindre l'idéal, le poursuivant dans une rêverie insatiable, niant Dieu à force de le voir partout, et, se perdant, de recherche en recherche, dans une métaphysique flottante, sans morale, sans base et sans foi? Un grand Allemand de notre âge fut Chateaubriand : René triste, dévoré d'un impossible amour, qui se plaisait dans les forêts et les déserts, cet indépendant mélancolique qui avait gardé plus que ses compatriotes le génie rêveur du Breton celtique. Nos diverses écoles socialistes, nos fantaisistes en littérature sont aussi des Allemands : tous, ils n'agissent pas, ils imaginent.

On peut aisément reconnaître les esprits de races diverses. Un homme n'est pas raisonnable ou utopiste sur un seul point : toutes ses idées sortent de la même source;

le principe de sa politique est le même que celui de sa religion, de sa philosophie, de sa littérature, de ses mœurs ; par la connaissance de l'une de ses opinions on devine les autres.

Mon but est, ici, de caractériser les trois races, en les examinant chacune dans le pays où elle domine, les Anglais en Angleterre, les Allemands en Allemagne, les Français en France ; mais on peut faire partout les mêmes études : quiconque regardera autour de soi classera ses proches et ses amis, — on en a d'Anglais, d'Allemands, — et reconnaîtra la vérité d'un système qui repose non sur une fantaisie de l'imagination, mais sur l'observation des faits.

PREMIÈRE PARTIE

—

LES ANGLAIS

PREMIÈRE PARTIE

—

LES ANGLAIS

I.

Quelle est cette race d'hommes musculeux et sanguins, fermement appuyés au sol, qu'on trouve par toute la terre, occupant les positions les plus fortes? Marchands, industriels, trafiquants, ils semblent, respectueux d'eux-mêmes, ne regarder les autres

hommes que comme des instruments à leur service, et n'être sur terre que pour confisquer à leur profit tous les biens matériels. Mathématiciens, raisonneurs, leur religion est le protestantisme, leur philosophie le matérialisme; ils n'estiment, inébranlables aux sensations et aux sentiments, que ce qui a un poids précis, un résultat net, ce qui se compte, se touche, se mesure et s'arpente.

Ce sont les Anglais, race forte et basse, égoïste et ambitieuse, habile et avide, créés pour enlacer le faible dans les liens de leur implacable domination, et à qui le monde, pour le mal et le mépris qu'ils lui donnent, rend une instinctive et universelle haine (1).

(1) « La haine pour l'Angleterre est générale, dit J. de Maistre, j'observe, j'écoute, et je vois avec terreur qu'ils ne sont aimés que d'eux-mêmes. » — « A l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, ajoute un écrivain du dernier siècle, les autres peu-

Modernes Carthaginois, leur but est le lucre, leur moyen le commerce, leur pays une usine.

Dans leur île isolée au milieu de l'Océan, ils s'empressent, jour et nuit, à fabriquer, filer, tisser, forger ; puis ils exportent ces produits dans tout l'univers, qui leur livre son or en échange. Ils ne gardent la paix, ils ne font la guerre que pour alimenter leurs machines et écouler leurs objets manufacturés. Ce ne sont pas eux qui se battent pour l'honneur et *non en marchands*, comme le disait le roi Louis XV, ou qui, après avoir mis un ennemi à la raison, dédaignent de demander les frais de la guerre, parce que l'*honneur ne saurait être trop payé*. Une guerre est-elle termi-

ples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie. »

RIVAROL, *discours sur l'universalité de la langue française.*

née, tout de suite le paiement, le prix; tout traité est un marché. Ils battent les Chinois, prenez notre opium ! Ils soutiennent les Hollandais, à nous le Cap ! Ils renversent Napoléon, à nous Maurice ! Ils protégent la Grèce, à nous les îles Ioniennes ! Ils délivrent Malte, à nous Malte! Maintenant, disait un général anglais après une victoire en Espagne, *faites avancer les cotons !*—Payez-moi, ou je vous extermine ! tel est le langage de ce gouvernement, s'écriait un de leurs orateurs (1). Toujours le point utile, la chose qu'on touche, qui produit comme un champ, qui défend comme un fort, qui pèse comme un ballot; sur toute route ils mettent leurs comptoirs, leurs hôtelleries et leurs canons. L'Angleterre n'est pas là où vous la voyez sur la carte, disait

(1) Fox, discours au Parlement pendant la guerre d'Amérique.

Fox à Sieyes, elle est partout; l'Angleterre n'est que la capitale de l'Angleterre.

« C'est une nation de boutiquiers (1) » « Les Français sont commerçants *après tout*; eux sont commerçants *avant tout* (2) » Leur politique, leur gouvernement, leur religion, leurs institutions, leurs mœurs, tout a été conçu, réglé, fixé pour assurer la prospérité de leur commerce.

I.

Et d'abord, le commerce exige la liberté; leur histoire n'est qu'une suite d'efforts pour conquérir cette liberté. Dès 1215, sous le roi Jean, ils profitent d'une

(1) Napoléon.

(2) Charles Farcy. — *De la Démocratie Américaine et de l'Aristocratie anglaise.*

révolte pour pactiser avec le roi : les communes éliront leurs aldermen, les propriétés seront garanties, la liberté des personnes assurée; quelques années après la chambre des communes est constituée, son consentement devient indispensable au vote de l'impôt; c'est un essai du gouvernement représentatif.

Deux siècles après, la réforme met le pied chez eux. Henri VIII n'y voit pas un mouvement d'idées, mais le côté matériel; il confisque les biens ecclésiastiques au profit de la couronne, il rompt avec le pape, il se déclare le chef de la religion; l'Église n'est plus catholique Romaine, elle est un des leviers du gouvernement, Anglaise et indépendante.

En 1648, ils coupent la tête à leur roi, ils renversent leur *long parlement*, qui se perpétuait avec cette tenacité aveugle propre aux assemblées souveraines, et qui, se corrompant par l'immobilité,

comme les eaux stagnantes, ne pouvait être un pouvoir fort et durable, et ils se donnent un chef sous le nom qui convient à la liberté, un *protecteur*. Cromwell ne s'arrête pas à discuter les théories révolutionnaires, il les domine, il élargit le commerce, il construit une flotte formidable, il oblige les étrangers à briguer son alliance, il fonde la grandeur matérielle de son pays.

En 1688, ils chassent leur roi Jacques II : cette révolution accroît leurs priviléges. Nous vous prenons, disent-ils à Guillaume d'Orange, mais vous nous donnerez le *bill des droits*; la garantie de la liberté des élections, de la liberté du jury, de la liberté des débats du parlement, de la liberté de pétition. La prérogative royale est restreinte; ils veulent diriger eux-mêmes leurs affaires, examiner, discuter leurs intérêts. Le gouvernement constitutionnel est fondé; il tourne, marche, fonc-

tionne d'après des lois positives, comme une machine.

Et ce parlement, qu'est-il? Un forum, un agora? Non, une bourse, ou, comme l'a dit un Anglais, *un greffe* (1). Les hommes qui le composent sont des hommes froids, exacts, aptes à l'administration, expédiant les affaires avec netteté, précision, sans émotion; ne ressemblant pas aux Français qui s'animent, s'impressionnent de ce qu'ils entendent, se passionnent pour ce qu'ils disent, et à qui, s'ils sont détournés de leur idée, il faut une forte tension pour la rejoindre; mais des gens qui ne perdent jamais leur sujet de vue, qu'on dérange, avec qui l'on traite dix questions différentes, et qui, le visiteur parti, retournent leur fauteuil vers leur bureau et reprennent la phrase

(1) Hume.

interrompue juste à la ligne, au mot où ils l'ont quittée ; des hommes d'État dans le sens strict du mot, qu'on a élevés dès l'enfance pour la politique, et qui, jeunes et imberbes comme Pitt, ministre à vingt-deux ans, Robert Peel à vingt-quatre, sont déjà des diplomates consommés, savants dans le mécanisme gouvernemental et les roueries des chancelleries, maîtres dans la science de la vie positive.

Les voilà réunis pour traiter de leurs intérêts ; rien pour l'apparence, tout pour le solide ; point de tribune ; celui que l'on appelle *l'orateur*, c'est le président ; ils arrivent comme ils se trouvent, en costume de ville, en habit de chasse, la casquette sur la tête, les éperons aux bottes, le fouet à la main ; cette absence de formes solennelles ne gêne point l'argumentation vigoureuse, l'éloquence

ferme, robuste et véhémente de leurs Pitt, Fox et Chatam, qui sont les véritables orateurs anglais, bien plus que Burke, « dont l'imagination orientale et enthousiaste saisissait moins fortement les vieux Anglais (1) »; mais ce n'est que par hasard qu'on entend de longues harangues : quelqu'un a-t-il une observation à proposer, il se lève de sa place, s'explique et se rassied; ils sont là pour faire des affaires et des lois, non des discours.

Quelles lois font-ils? Des lois qui doivent rendre l'Angleterre riche et puissante. De là leur aristocratie, leur législation séculaire, leur hiérarchie serrée, leurs vastes propriétés. Ils ont posé en principe que ce que la vieille Angleterre a établi dans les temps anciens est sacré; la

(1) On l'écoutait rarement; quand il allait prendre la parole, on se levait et on sortait; on l'appelait la *cloche du diner*.

stabilité était nécessaire pour assurer le commerce ; la législation est demeurée stable et inébranlable, quelque absurde, quelque opposée aux mœurs qu'on la reconnaisse : ils ressemblent à Bacon, qui tenait pour le système de Ptolémée contre celui de Copernic, et qui appelait cette obstination *une noble constance*. On applique journellement encore des lois du roi Edouard. Il y a peu d'années, un homme fut accusé de bigamie ; il opposa une ancienne loi qui déclarait nuls les mariages mixtes non consacrés par un ministre anglican : c'était son cas, il fut acquitté. En 1817, un autre, accusé de meurtre, demanda le combat judiciaire ; il n'y avait pas de loi qui l'eût abrogé ; il eut lieu.

Le respect des institutions n'est pas seulement une loi, il est passé dans les mœurs ; chacun l'observe, même les émeutiers, même les membres du parle-

ment. *L'orateur* (le président) est le représentant de la loi, la loi vivante; ce n'est pas à la chambre que l'on parle, c'est à lui : « Autrefois même, il ne semblait pas un homme : on le désignait par ces mots : *la chaire*. *La chaire* commande le silence, *la chaire* termine le débat (1). » Il a des droits exorbitants : lorsque plusieurs membres demandent la parole, il l'accorde, non selon la priorité, mais à qui il lui plaît; il inflige des punitions auxquelles un Français ne se soumettrait jamais; il peut condamner un député à se mettre à genoux devant ses collègues et à lui demander pardon, et cela n'est pas seulement écrit, cela arrive quelquefois, cela s'exécute, et personne ne regimbe (2).

Le parlement donnant l'exemple, le

(1) Villemain.

(2) Voy. note I.

peuple l'imite. Lors du fameux incendie qui consuma plus de dix mille maisons, en 1666, « dans les premiers instants, il eût été possible de tout arrêter en abattant les maisons qui environnaient le foyer de l'incendie : mais, par respect pour la propriété, le lord-maire ne voulut jamais le permettre sans le consentement des propriétaires, dont plusieurs étaient absents ; le moment passé, il ne fut plus temps d'en donner l'ordre (1). »

De nos jours, des meetings de trois cent mille hommes se rassemblent régulièrement : on les prépare d'avance au grand jour ; personne ne s'en effraie ; ils vont juste jusqu'au point qui a été convenu, et toute cette foule se disperse devant la baguette d'un *constable*.

Tout citoyen, d'ailleurs, est constable.

(1) Nougarède de Fayet ; *Lettres sur l'Angleterre.*

Un marchand qui, du seuil de sa boutique, regarderait tranquillement arrêter un voleur sans prêter main-forte paierait une amende; par cela même qu'il profite de la loi, il est chargé de la faire observer.

Ainsi s'est conservée intacte l'aristocratie : l'égalité ne sert pas au commerce, elle lui est contraire; pour gagner il faut des instruments, et, comme les instruments les meilleurs sont les vivants, ils ont pris des hommes : une partie de la nation a tenu l'autre esclave ; l'aristocratie n'existe pas seulement par droit héréditaire, mais par nécessité, pour enrichir l'Angleterre; elle est la tête, le peuple n'est que le bras. L'Angleterre est un grand arbre qui étend de toutes parts son ombre sur la terre : l'aristocratie, maîtresse branche, depuis des siècles nourrie des sucs les plus purs, saine et ver-

doyante, dresse haut sa tête orgueilleuse; les autres branches, bourgeois et populaire, poussées au-dessous, longtemps étiolées, atteignent à peine ses plus bas rameaux : elle, libre et fière, aspire puissamment la vie; la force de l'Angleterre s'épanouit dans sa fleur, l'Aristocratie.

Le peuple l'a compris; il s'admire en ses maîtres. Il est esclave, mais il sait qu'il est le maître du monde. Il considère les nobles comme une race réellement à part. A Londres, on dit à un étranger que l'on invite à un bal : « N'y manquez pas; nous aurons peut-être un lord ! » En rendant compte d'un concert, les journaux ne donnent la liste des artistes qu'on a entendus qu'après celle des lords et des ladies qui y ont assisté. Une anglaise ne pouvait assez s'étonner, au dernier siècle, de voir de simples bourgeois en France

se permettre de discuter librement avec des comtes et des marquis, les battre par de bons arguments, et garder leurs opinions. Le peuple n'est pas admis dans les musées, et, quand un grand seigneur chasse au renard avec deux cents chiens, cinquante chevaux, trente piqueurs, foulant les champs ensemencés, enfonçant les haies, renversant les murs, allant ainsi dix lieues devant lui, les fermiers, sur son passage, lui ouvrent les barrières le bonnet à la main, debout et respectueux. Enfin, et ce dernier trait marque la profondeur des distinctions, les pairs seuls intronisent le roi; la chambre des communes n'assiste pas à la cérémonie; elle ne concourt pas à l'institution du pouvoir : elle l'accepte.

Nul ne songe à sortir de sa classe, les négociants se font honneur de continuer un nom connu dans le commerce, une maison; c'est là une sorte de noblesse,

mais ils ne tendent pas plus haut; et sir Charles Napier, ayant osé dire, dans une brochure, que Dieu, distribue le génie sans acception de rang ou de naissance, sa réclamation fut accueillie par un cri presque universel d'horreur.

Encouragée par les mœurs et par cette volontaire acceptation de sa supériorité, l'aristocratie n'a rien négligé pour se constituer fortement : la hiérarchie a réglé les rangs et les usages de la vie dans les plus petits détails : elle s'est adjugé tous les hauts emplois; elle seule occupe les grades de l'armée; elle a accaparé, monopolisé la justice à son profit : en principe, la justice est rendue à tous également, mais les frais en sont si énormes, qu'il n'y a que les riches qui puissent faire valoir leurs droits.

Ses priviléges s'exercent même dans les colléges, dans les écoles, parmi les enfants. Les jeunes nobles ont un costume et une

place à part dans les universités; les fils de pairs y sont admis sans subir d'examen; on fouette les écoliers nobles comme les autres, mais ils ont le droit exclusif d'être *fouettés avec du pommier*.

Déjà possédant la plus grande partie du sol, elle a détruit peu à peu la moyenne propriété; elle a refusé aux journaliers la faculté d'acquérir des terres, et le parlement et la nation ont applaudi, quand un orateur s'est écrié que « pour le bonheur du pays, les classes laborieuses ne doivent pas avoir d'autre moyen d'exister que leur salaire. »

Le nombre des pauvres s'est, il est vrai, extraordinairement accru. Qui donnera idée de cette misère dont les autres nations de l'Europe n'ont qu'une imparfaite image? — Qui dira ces *refuges* où l'on retire des enfants « qui n'avaient aucun asile pour la nuit, qui s'abritaient au fond d'une grosse tonne, dans le fourneau

d'une pompe à feu, sous une voûte en construction (1)? » Ces habitations, « inférieures en décorum et en apparence aux plus sales étables (2), » ces écoles des pauvres si brutalement appelées *écoles des haillons* (Ragged school), ouvertes à des petits enfants « déguenillés, pieds nus, affublés, dans l'école comme au dehors, de ces loques inconnues en France, vêtements à jour, débris indescriptibles d'habits noirs (3); » ces rues impures encombrées d'enfants jetés comme au rebut, accroupis çà et là, et « qui ne semblent bons qu'à être balayés comme une vermine de la face de la terre? (4) » Qui décrira ces quartiers « où les parents apprennent à leurs fils à devenir voleurs, à leurs filles

(1) Rapport de l'Union des Ragged-School.

(2) Eug. Buret.

(3) Madame Marie Carpentier.

(4) Madame Marie Carpentier.



prostituées (1)? » Ces pensionnats du vol, réglementés, surveillés par l'autorité, où l'on enseigne l'art du vol à des enfants de treize et quatorze ans ? (2) Ces *public house* où « les hommes, les femmes, les enfants viennent se ranger par centaines sur des bancs pour y savourer, avec un plaisir morne, les illusions contenues dans un verre d'eau de feu ? » Et les 2,500 cours de Liverpool et Manchester, ces *fabriques de criminels*, selon une expression anglaise, dont l'air empesté ne se renouvelle jamais (3) ? Et les caves de Saint-Gilles, les bouges de White-Chapel à Londres, ces chambres souter-

(1) Rapport de l'union des Ragged-School.

(2) Aussi la statistique criminelle constate-t-elle qu'il y a à Londres 1 arrestation sur 40 habitants. — La proportion des crimes à Londres est de 1 sur 100 ; à Paris, elle n'est que de 1 sur 400.

(3) Léon Faucher.

raines, d'à peu près dix pieds carrés, où trente à quarante créatures humaines, hommes, femmes, enfants, jeunes garçons et jeunes filles, couchent pêle-mêle, et dont les corps protégés seulement par d'inutiles guenilles apparaissent, dans leur quasi-nudité, comme un étalage de chair humaine, où de fétides enfants serpentent autour d'un homme et d'une femme, des pieds sur des bras, des têtes sur des poitrines, dans un indescriptible entrelacement (1) ? Où, enfin, la promiscuité et l'inceste sont si communs et, pour ainsi parler, si naturels, qu'un économiste français en les visitant s'écrie « que la pudeur semble, dans cette société, devenir, comme la richesse, le privilége des classes élevées (2) ! »

(1) Eug. Rendu. *Rapport sur l'Instruction primaire à Londres.*

(2) Léon Faucher.

C'est là qu'on entend des chansons dont les héros s'appellent *Bille jeûne un mois*, et *Betsy la peau et les os*. « J'ai traversé l'Espagne désolée par la guerre, disait Byron, j'ai habité quelques-unes des provinces les plus opprimées de la Turquie, et je n'ai vu nulle part autant de misère qu'en Angleterre. »

Pour se défendre contre cette marée envahissante, qu'a fait l'Angleterre ? Elle a établi la taxe des pauvres, ouvert les *Work-House*, elle a sacrifié une grosse somme au paupérisme (1), mais elle a gardé son pouvoir.

Ce régime, fondé sur le mépris de l'homme, et poussé à l'extrême, pouvait exciter les révolutions, et, avec les révolutions, plus de commerce, de bien-être

(1) 300 millions environ.

et de profit. L'Angleterre ne s'est jamais mêlée aux révolutions extérieures que pour en tirer parti ; elle n'a jamais souffert d'être troublée par les idées, et elle a pris des précautions pour s'en préserver. Au moment où elle voit arriver une révolution, elle lui jette un privilége, et la révolution passe. « Ce n'est pas devant la justice et la vérité qu'elle s'incline, c'est devant la force (1). »

De tout temps, l'aristocratie a eu pour règle, quand un roturier se distinguait et pouvait rendre des services, de lui ouvrir ses rangs ; elle se servait de ses *bourgs pourris* pour élever des jeunes gens capables, mais pauvres. C'est ainsi que furent élus députés Burke, Pitt, Fox, Sheridan, Brougham, Perceval, Abercromby, Canning. En se recrutant sans

(1) John Lemoinne.—*Vis et dolus virtutes cardinales sunt*, disait l'anglais Hobbes.

cesse parmi les hommes supérieurs de toutes les classes, elle marchait toujours à la tête de la nation par le prestige et par l'intelligence.

L'opinion s'étant soulevée contre les bourgs pourris, elle les sacrifia : un ministre vint dire un jour en pleine chambre : « Si le parlement ne se réforme pas lui-même, il sera réformé par la pression du dehors et par la colère du peuple. » Le parlement se réforma : mais en feignant d'abandonner son privilége, la noblesse sut encore y gagner : elle ôta le droit de représentation aux bourgs pourris, à des masures qui votaient pour un seul habitant ; elle le donna à des hommes qui dépendaient d'elle, et qui n'étaient que des masures vivantes qu'elle vend et achète avec ses millions (1) : le change-

(1) Aux élections de 1841, les tories dépensèrent 75 millions de francs.

ment parut un bienfait, le privilége fut ratifié par l'assentiment général; il devint inébranlable.

C'est par une suite de concessions semblables politiquement raisonnées que l'Angleterre se tire de toutes les difficultés. Elle n'a des colonies que pour placer ses produits; elle en fonde et en prépare sans cesse et partout; elle y exporte ses excédants en toutes choses, hommes et marchandises. C'est même un nouveau genre de production; « elle fait des peuples (1). » Plusieurs de ces colonies sont devenues si importantes qu'elles ont exigé de nouveaux droits; elle les leur a accordés, et tellement larges, que ces droits entraîneront tôt ou tard l'indépendance; elle ne s'en épouvante pas; elle les laissera volontiers aller; elle a calculé que le commerce

(1) D'Haussez; *Voyage d'un Exilé.*

d'un pays libre lui sera plus profitable que celui d'une colonie.

Depuis des siècles, l'Irlande s'agite pour échapper à sa domination : tout semble contre les Anglais, la séparation géographique, les mœurs, l'énormité des richesses d'un clergé inutile et ennemi, les excitations de l'étranger, le génie d'un orateur puissant et populaire comme ceux de l'antiquité, la religion surtout. Vingt fois l'Irlande s'est soulevée, vingt fois on l'a crue perdue, elle est encore à eux. Ils n'y ont pas beaucoup de troupes, ils ne font rien de très-violent, ils ne pendent pas trop ; de temps en temps, ils accordent quelque chose, et la révolte n'est jamais complète : « l'Angleterre est unie à l'Irlande comme le requin à sa proie ; l'un dévore l'autre, et cela fait une union (1). » Les Anglais ont besoin de

(1) Byron.

ces gras pâturages qui nourrissent de si beaux bestiaux, de ce *peuple de pauvres* à qui ils vendent leurs vieux habits (1); ils les tiennent, et ils les garderont.

Enfin, de nos jours, une longue paix ayant développé le commerce dans le monde entier, de nouvelles nations étant nées à l'industrie, chacune a commencé à produire pour ses besoins et à vivre de son propre travail. La grande usine Anglaise allait fonctionner sans avoir de débouchés, entasser les produits sans trouver d'acheteurs. Aussitôt un homme se lève qui prend une résolution énergique. Par une combinaison simple et hardie, d'un seul coup il abaisse de moitié le tarif des douanes; l'Angleterre en souffrira d'abord, mais bientôt on l'inon-

(1) Il s'exporte chaque année, d'Angleterre en Irlande, pour six millions de vieux vêtements.

dera de produits bruts, elle les transformera en objets manufacturés à meilleur compte, et elle forcera à les accepter l'Europe et l'Univers. Robert Peel empêche une révolution en en faisant une; ce qui, aux yeux de quelques-uns, devait saper la richesse anglaise, la consolide; ce qui devait la tuer la fait vivre (1).

Ainsi se trouve constituée la Grande-Bretagne; elle sait où elle va gagner de l'argent : sa règle de conduite, c'est le profit. Peu importe qui la commande femme ou homme, héros ou imbécile; tout est organisé, pesé, prévu : la machine est chauffée; les leviers balancent leurs grands bras; les pistons montent et descendent tour à tour; la chaudière bout et lance ses tourbillons de fumée noire

(1) Pitt avait déjà commencé cette réforme.

par la longue cheminée. A de certains moments, la soupape s'ouvre et laisse échapper en sifflant la vapeur brûlante ; les roues tournent et battent les vagues de leurs volants rapides ; et, tout chargé de ses ballots, montrant par ses sabords la gueule de ses canons, son pavillon rouge au haut de son grand mât, large de flanc, fort de proue, lesté, armé, cuivré, le vaisseau de la Grande-Bretagne s'avance à travers les mers, dominateur et conquérant, insolent et superbe, et jetant à l'univers son *hurrah* de défi : *Rule britannia !*

II.

Après la politique, la religion. A ces calculateurs il faut le pourquoi de tout : ils ne veulent pas ignorer ; ce qu'ils n'expliquent pas, ils le nient. Ils n'ont pas la foi, ils sont protestants : le protestantisme est la religion du raisonnement, il ne donne rien au sentiment. Dans leurs temples, point de signes extérieurs, de tableaux, de statues, de parfums ; des murs nus, et le livre, voilà tout. Le ministre, homme de tenue et de convenance, monte en chaire et, sans geste, sans accent, débite son prône : « officier de morale et d'instruction », comme le voulait Mirabeau, il passe le dogme sous silence : sa prédication, disait un Allemand, se réduit à répéter chaque dimanche ceci : « Christ fut honnête, il a recommandé à ses dis-

ciples d'être honnêtes : imitons Christ et ses disciples, soyons honnêtes. » « Un sermon français est d'ordinaire une exhortation animée et pleine de feu ; un sermon anglais est une suite de raisonnements instructifs et sans chaleur (1). » Il nourrit l'esprit, non le cœur ; c'est, en éloquence, une pièce de résistance, un morceau de bœuf.

Leurs livres de piété où il y a du sentiment sont traduits des catholiques : de jeunes femmes protestantes en ont composé quelques-uns. C'est un pays sans arbre et sans eau, l'aridité même. On les lit comme on traverse un désert, parce qu'il le faut. A leurs démonstrations doctrinaires on dit : C'est vrai ! sans être touché ; la charité leur manque. « Si le protestantisme, dit un journal protestant,

(1) Hughes Blair.

eût déployé autant de charité qu'il a fait preuve de critique et de science, il serait partout (1). » Ils entreprennent cependant des missions, ils ont fondé des *sociétés bibliques*, mais ce sont là encore des moyens d'étendre l'influence anglaise ; leurs missionnaires savent servir les deux maîtres à la fois ; ils vendent des Bibles et du coton, prêtres et marchands (2).

Telle religion, telle philosophie ; ce pays protestant est la patrie de la

(1) Le *Lien*, 18 août 1849.

(2) « Un missionnaire protestant, dit un officier de marine, M. A. de Larminat, est à la fois un docteur, un industriel, un marchand, un pédagogue, un chef de famille, sans charité, sans onction, sans chaleur. Ce n'est pour ses ouailles, ni un père, ni un guide, ni un ami, ni un consolateur. On les déteste et on les méprise. » Voyez note II.

philosophie sensualiste. Locke avait trop de raison pour nier l'âme, mais ce qui le frappait le plus, c'était l'action des sens : il prit l'axiôme de l'école : « *Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit sub sensu*, » et il fonda le matérialisme; il produisit Condillac et sa statue animée; pour expliquer l'homme il fallut une pierre (1).

Mais le sensualisme affirmait, c'était trop; comme dans le protestantisme, la raison, en philosophie, ne s'arrête pas à un dogme, elle choisit : de là l'éclectisme. Les sensualistes anglais firent bientôt comme les philosophes de la décadence romaine; ils doutèrent du matérialisme. C'est que, pour affirmer même une erreur, il faut la foi : et ces philosophes dégénérés n'avaient pas assez de force dans leur âme

(1) Voy. note III.

pour soutenir une erreur qui leur fût propre. Impuissants à créer, ils fouillèrent dans les écoles passées, ils volèrent des matériaux à toutes les théories écroulées, et ils en construisirent un édifice sans plan, sans fondement et sans unité, l'éclectisme, c'est-à-dire la philosophie qui n'affirme rien, qui n'exclut rien, « qui ne jure par personne (1), » mais aussi qui ne fait jurer personne. Les éclectiques sont les indigents de la pensée qui demandent l'aumône à toutes les portes.

(1) Jouffroy

III.

Avec ces raisonneurs, ces discuteurs, ces protestants, ces sensualistes, ces éclectiques, faites donc des artistes ! l'Angleterre n'a pas de musiciens (1), et pas de peintres (2) elle a inventé la seule partie de la musique qui soit précise et arrêtée par des règles, le contrepoint elle n'a pro-

(1) Voyez Burney (*Hist. génér. de la Musique*), il explique comment le génie musical favorisa dorénavant très-peu les pays qui embrassèrent la réforme, l'Islande, par exemple, qui dès-lors ne produisit plus *ni poètes ni musiciens* : l'histoire, sous forme d'annales chronologiques remplaça la chronique animée ; la dissertation savante détrôna la *saga* dramatique et pittoresque.

(2) Voy. note IV.

duit que des portraitistes, Reynolds, Dobson, R. Walker, élèves de Van-Dick ; des miniaturistes, Hoskins, S. Cooper, Lawrence; des caricaturistes comme Hogarth ; des graveurs, — la gravure est la limite où l'art se confond avec la mécanique, — des représentants de la réalité (1).

C'est la réalité que poursuivent tous les forts esprits anglais. L'université de Cambridge enseignait autrefois toutes les parties des lettres et des sciences; peu à peu on négligea la littérature, la philosophie, l'histoire naturelle, etc. Ces chaires furent abandonnées ; on jugeait qu'elles n'avaient pas une utilité immédiate; il ne resta guères que la diplomatie et les mathématiques, c'est-à-dire la science des

(1) Voy. note V.

affaires et celle des nombres; à un certain point de vue les mathématiques répondent à tout. Naguères l'enseignement a été rétabli dans son état primitif; mais ce ne fut pas un Anglais qui y songea, ce fut un Allemand, le prince Albert.

De là sortent ces écrivains carrés, solides, positifs, ces faiseurs de traités didactiques, complets, serrés, lourds à la main et au cerveau (1) ; ces auteurs de *Philosophie de l'Histoire*, où les faits sont théoriquement raisonnés (2); ces chiffonniers ramasseurs de détails, qui reproduisent tous les incidents, les nuances, les anecdotes, qui tiennent un journal de toutes les actions d'un seul homme (3);

(1) La *Rhétorique*, de H. Blair.

(2) L'*Histoire d'Angleterre*, de Hume.

(3) Le *Commentaire sur la vie de Charles I*[er], de d'Israéli, et la *Vie de Johnson*, de Boswell; la *Biographie de Brummel*, par Jesse.

ces critiques acerbes et pénétrants, qui, dans les *revues* et les *magazine*, dont l'Angleterre est la patrie, font toute leur vie des examens de livres savamment, sérieusement, sans rechercher la gloire, en vrais juges, et que l'on a appelés les *véritables grands écrivains de l'Angleterre*, ces économistes enfin, qui, au bout de six mille ans, se sont avisés d'examiner combien de livres de bœuf absorbe l'humanité; ces malthusiens qui raisonnent si logiquement : que faisons-nous sur terre? Nous vivons. Quel est le moyen de vivre? C'est de manger. Comment manger? En ayant du blé, de la viande, des subsistances. Produisez donc, semez, plantez, engraissez des bestiaux! Et si le sol ne produit pas assez de blé? c'est qu'il est trop peuplé. Vous ne pouvez nourrir votre famille! Pourquoi avez-vous des enfants? Toutes les places sont prises à la table de l'univers? Ne laissez plus appro-

cher personne! Tuez vos nouveaux-nés! Faites-leur boire à petits coups de la liqueur de Godfrey (1). Au bout de deux ou trois semaines, l'anéantissement sera complet.

Voilà du positif! Le positif, c'est aussi le but de la littérature anglaise : si la littérature allemande est formée d'air, la littérature des Anglais l'est de terre : ils composent surtout des romans intimes; le roman intime est une analyse minutieuse, au moyen de laquelle ils dissèquent le cœur, les passions, la nature; ils ont, comme disent les Allemands, la *façon de voir d'un seul côté*; ils examinent la vie intérieure à la loupe, ils décrivent, sans en omettre un seul, les détails domestiques; ils reproduisent l'histoire micros-

(1) Rapport de la commission du travail des enfants dans les manufactures, en Angleterre, 1843.

copique de la famille avec la fidélité d'un copiste chinois ; « ils font tourner six volumes autour d'une théïère. » (1)

Ils sont parvenus à avoir du génie dans ces œuvres de patience : Daniel de Foë, Richardson, Goldsmith, Dickens, ont fait des chefs-d'œuvre en ce genre. L'instinct d'observation matérielle leur suggère les découvertes les plus originales. Le *Vicar of Wakefield* veut se débarrasser d'un visiteur importun ; il lui prête un habit, ou une paire de bottes, ou un vieux cheval ; l'emprunteur ne revient jamais : un Français n'eût pas imaginé cela, calculé, veux-je dire.

Quelques-uns semblent faire scission avec cette foule analytique et sagace : Swift, Sterne, Walter-Scott. Ce n'est qu'une apparence : Swift n'a inventé *Lilliput* que pour décrire un à un les vices de la société anglaise ; sa fantaisie n'em-

(1) Philarète Chasles.

porte pas sa raison, elle est un cadre pour sa critique amère. La forte partie de Walter-Scott n'est pas l'imagination, mais la peinture des caractères, la science des mœurs historiques, la conduite intéressante et contenue de la narration. Si, parmi son érudition, il rêve la figure fraîche, fine et nuageuse d'une blonde miss, s'il s'émeut à quelque point de son récit, il le doit, comme Shakspeare, à son penchant vers le catholicisme : tous les grands artistes sont bien près d'être catholiques. Sterne était un ministre protestant ; mais quel protestant, et quel ministre ! On ne voulait pas croire, à Paris, qu'il fût Anglais ; il papillonnait comme un charmant gentilhomme de Versailles ; il voyageait pour sentir, mais son émotion ne l'empêchait de rien voir, ni les nœuds du cothurne de la femme de chambre, ni la légère fatuité du jeune officier de Calais, ni la tabatière de corne du moine.

Positif est encore leur théâtre; Shakspeare n'est pas seulement un poète dramatique puissant, il est un poète anglais : observateur inexorable, armé d'une sagacité froide et moqueuse, il peint l'humanité dans sa brutalité, sans s'émouvoir, impassible, impitoyable comme un juge. Son impartialité hautaine a je ne sais quoi de cruel pour la race humaine; il est bien, comme on l'a dit, le poète des hommes d'État. A ces êtres matériels à qui il s'adresse, il faut des ébranlements violents; il les traite à forte dose. Pour atteindre le cœur à travers la grosse chair qui l'enveloppe, ce n'est pas trop des forces les plus énergiques, du spectre d'Hamlet, de la main sanglante de Macbeth, des bouffonneries de Falstaff, assaisonnés de *gin* et de *brandy*. Quand on traduisit *Zaïre*, de Voltaire, pour le théâtre an-

glais, ce mot si simple et si touchant : *Zaïre, vous pleurez!* on le trouva trop faible : Vous pleurez ! Qu'est cela ? Qui ne pleure pas ? Ils mirent à la place : *Zaïre, vous vous roulez par terre!* Et, en effet, Zaïre se roulait par terre.

Leur poésie, qui commença par des poëmes didactiques (1), a le même caractère, ou raide, régulière, compassée, raisonnable comme dans Pope et Addisson, Boileaux trempés dans de la glace ; ou intime et mélancolique, comme les Lakistes, Shelley, Coleridge, Wordsworth, dont les chants pâles répondent à l'ennui

(1) Warner (1558-1609), auteur d'une histoire légendaire de l'Angleterre ; Drayton (1622), auteur de *Poly-Albion*, description topographique de l'Angleterre ; Fletcher, qui, dans l'*Ile de Pourpre*, fait l'anatomie du corps humain, comme dans un traité d'anatomie.

des jeunes miss qui cherchent à éveiller en elles l'idéal; — la mélancolie vient du manque d'imagination; — ou audacieuse et excentrique, pénétrant ainsi que des lames d'acier dans le cœur, comme les *Nuits* d'Young qui représentent la brume de l'âme et l'horreur désolée; ou ferme et solide, sublime à force de grandir la matière, comme Milton qui est bien plus le peintre de l'enfer et de la terre que du ciel, et qui, tandis que les Allemands idéalisent les corps, donne un corps à l'idéal; ou aristocratique et orgueilleuse, comme Byron, qui à l'*humour* joint le scepticisme et l'incrédulité; il ne raille pas comme Voltaire, il dissèque; il ne rit pas, il épouvante; c'est un vrai Anglais, dédaigneux et amer, hautain et cruel.

IV.

Le positif enfin, voilà ce qu'ils cherchent dans la vie : « Tout doit s'y réduire à la pratique, au vrai, au réel (1), » à la satisfaction matérielle ; ils ont inventé le *comfortable*, *le bien vivre ; les maisons anglaises sont les meilleures de la terre*, dit un de leurs proverbes. On a remarqué qu'ils ont les dents plus avancées que nous ; ils mangent plus de viandes qu'aucun autre peuple. Manger, pour eux, est une affaire sérieuse. En toutes leurs réunions, on mange ; au spectacle, il faut qu'ils voient manger. Dans une représentation théâtrale, on joue trois pièces, la table est

(1) Voyez Carlyle, pour qui un héros, *un homme vrai*, c'est le premier soldat, le premier matelot venu « pourvu qu'ils fassent quelque chose. »

mise dans les trois pièces, on mange trois fois, et on mange réellement; et manger leur profite: « les Anglais sont fiers de leur bien, disait lord Chatam, de leur repos, de leur aisance et même de leur embonpoint. » Aussi, les naturalistes, quand ils font des citations d'hommes d'une grosseur énorme, les prennent en Angleterre: on n'en trouverait pas en France, a remarqué Buffon. Ils sont capables des plus grands excès, mais ils savent ce que peut absorber leur estomac, et quels moyens employer pour se remettre sur pied; on dépeuplerait l'Angleterre par indigestion si on lui supprimait le thé.

Bien plus, heureux par les jouissances matérielles, ils croient que tout le reste des hommes leur ressemble. Ils vous reçoivent dans leurs châteaux, non avec la cordialité française, mais avec tout le *comfort* dont ils vivent : ils vous donnent des chiens, des fusils, des chevaux, des

beefteacks, du vin de champagne, puis ils ne s'occupent plus de vous; au bout de quelques semaines vous partez, ils vous disent tranquillement au revoir, et ils reprennent la lecture de leurs gazettes; ils ne pensent plus à vous (1).

Ils sont gens à vous donner à dîner, en vous faisant bien manger, en mangeant bien, sans prononcer un mot; seulement, à la fin du repas, ils vous disent : « nous vous demandons pardon, nous ne vous avons pas fait beaucoup boire parce que nous sommes indisposés; mais la prochaine fois, nous vous ferons bien boire. » C'est là leur politesse ; ils ne peuvent pas vous donner leur cœur, ils vous donnent ce qu'ils achètent, leurs vins et leurs viandes.

Mais, à force de jouir, ils ne jouissent plus ; on arrive vite au bout du fini. N'ayant pas d'imagination, ils ne créent pas

(1) Voy. note VI.

Ils connaissent tout de suite ce qui est autour d'eux, ils s'ennuient. Alors, ils se lancent dans les paris énormes, bizarres, dans les chances du jeu. Les grands joueurs sont partout des gens sans imagination. Ils se torturent l'esprit pour trouver des manières d'être originales, en dehors de la vie ordinaire, et pour lesquelles ils ont fait un mot : *excentric*. Le *spleen* augmente; ils ne peuvent demeurer où ils sont : ils vont chercher, regarder ailleurs. Ils s'embarquent pour se rencontrer avec du nouveau. Ils arpentent la France, l'Allemagne, au galop, ils voient l'Italie en courant, prenant en note que Saint-Pierre de Rome a tant de toises de long et le Vatican tant de fenêtres de face. Vite ! vite ! l'Inde, l'Orient, l'Afrique, les Amériques ! les montagnes, les volcans, les déserts, les curiosités, les monstruosités, les empoisonnements, les naufrages, les incendies, les exécutions, les révolutions ! Ils

sont alors, disent-ils, *excités*, car tout cela est fort *rafraîchissant* (1) ! Tout est-il vu ? oui : ils ne sont plus ni excités, ni rafraîchis : ils se tuent (2).

On les voit passer dans le monde entier, partout les mêmes, le corps long, empésé, ni vite, ni lentement, « marchant pour s'avancer, non pour se promener (3). » La figure impassible, l'œil atône; ce sont des visages, jamais des physionomies. Ils ont l'air distingué, car, lorsqu'on veut dominer, on se respecte, et le respect de soi-même donne de la distinction ; mais cette distinction n'a rien de délicat ; sous le noble on retrouve le marchand. Leurs

(1) Marguerite Fuller, citée par Phil. Chasles.

(2) Les rapports anglais constatent que quatre ou cinq personnes par nuit se précipitent dans la Tamise.

(3) Nougarède de Fayet.

femmes, sans grâce, raides et empaquetées, semblent, a-t-on dit, avoir deux mains gauches. Leurs hommes illustres sont tous taillés sur le modèle de ce duc qui vient de mourir ; ce sont de grands Anglais plutôt que des grands hommes : « devant leur image, on ne se sent ni ému, ni attendri, on attend toujours un rayon de soleil (1) » de ce soleil de l'âme qui s'appelle, selon ses applications, charité, amour, sympathie.

Ils n'estiment pas, ils n'honorent pas l'argent, ils l'adorent; l'argent est la marque de la force, la force même. « Il y a un bruit que Jonh Bull comprend parfaitement, disait O'Connell, c'est celui des schellings. » Le fonds de la langue An-

(1) John Lemoinne.

glaise n'est pas *goddem*, comme le disait Beaumarchais, c'est *how much*, combien?

Tout se paie avec de l'argent : par l'argent ils châtient; les vainqueurs, du temps de la guerre des deux Roses, ne se contentaient pas de se défaire du vaincu, ils confisquaient tous ses biens. Aujourd'hui, dans les écoles, quand on veut fortement punir un élève, on le met à l'amende, il y est bien plus sensible qu'au fouet. En revanche, le soldat anglais est plus sensible au fouet qu'à l'humiliation. Le sentiment de l'honneur lui est inconnu. Un colonel ayant ôté la cocarde à un soldat, par imitation des Prussiens, le soldat en fut enchanté; il n'avait plus le soin de la nettoyer. Le soldat est une machine, une bête bien dressée. On le nourrit bien, on le bat bien, et on le paie bien.

Avec de l'argent, ils récompensent: les services que nous reconnaissons par des honneurs, ils les paient avec de l'a

gent. Nelson reçut pour prix de ses victoires dix-sept millions, le duc de Wellington vingt-deux.

L'honneur conjugal même, ce qui ne se remplace pas, ce qui n'existe que dans l'opinion, dans le sentiment, ils en font la balance avec de l'argent. La *conversation criminelle* ne donne droit qu'à une indemnité pécuniaire ; un mari à qui on enlève sa femme ne peut demander qu'une somme représentant le dommage qu'il éprouve par la perte de ses services : sa femme est un instrument pour son commerce, elle est tarifée comme une vache : aussi, parfois la vend-il.

Un Anglais racontait qu'il y avait dans sa famille une bank-note représentant plusieurs millions ; on l'avait encadrée et exposée dans le salon ; il avait été élevé devant cela.

Industriels enfin, en amitié, le profit est sans cesse devant leurs yeux. Une mère,

écrivant à son fils éloigné d'elle de cinq cents lieues, ne lui parle pas de sa conduite, de ses devoirs, de niaiseries de sentiments; elle lui développe l'art « d'utiliser les relations les plus indifférentes en apparence, de ne se faire que des amitiés solides, de se lier publiquement avec une femme du monde pour se ménager l'entrée des meilleures maisons. »

V.

Ils sont égoïstes, ce mot explique tout. Par égoïsme, ils ont un amour de la patrie excessif; par égoïsme, ils se tiennent serrés dans les liens de famille; par égoïsme, ils pratiquent avec austérité le dimanche, ils recrutent leur aristocratie dans la bourgeoisie, ils ont fait la traite et prohibé la

traite ; par égoïsme, ils sont philanthropes.

Patriotes, ils ont volé, pillé, anéanti des nations : La foi punique, a dit le général Lamarque, a trouvé sa sœur dans les temps modernes, la foi anglaise. Ils ont brûlé en pleine paix la flotte danoise à Copenhague, dépouillé la Grèce de ses chefs-d'œuvre, empoisonné les Chinois, ravi Ceylan aux Hollandais, annihilé le commerce du Portugal (1), fait disparaître de la terre, eux et les Américains, leurs dignes fils, cent peuplades sauvages ; au dieu du commerce ils ont immolé les intérêts, la fortune, le sang, la vie de tout ce qui s'est rencontré sur leur chemin.

(1) « Le Portugal n'est plus qu'un entrepôt des manufactures anglaises, une maison de détail et d'exploitation. »

ELIAS REGNAULT.
(*Histoire criminelle du gouvernement anglais*).

Respectant la famille, ils ont développé la prostitution au double de ce qu'elle est dans les autres pays.

Politiques, en faisant nobles les fils des industriels, ils ont ôté au peuple toutes ses forces vives; ils l'ont démoralisé sciemment.

Religieux, ils ont tenu dans des comtés entiers, au fond des mines, des familles, des races d'hommes, qui n'ont pas, qui n'ont jamais eu la notion de Dieu.

Philanthropes, ils ont inventé le plus cruel supplice qui existe, le système pénitentiaire, l'isolement absolu qui rend imbécile ou fou, ou qui tue; les pontons où trente mille Français périrent de misère et de faim; les tortures infligées aux voyageurs des wagons de troisième classe, auprès desquels un actionnaire de chemin de fer proposait naguères de *placer des ramoneurs couverts de suie*; ils ont fait la traite pour agrandir leurs colonies;

ils l'ont prohibée pour détruire celles des étrangers.

Cruelle est leur législation : Blakstone comptait, au siècle dernier, cent soixante cas que la loi anglaise punit de mort ; sanglante leur histoire : dans leurs guerres civiles, les actes innombrables de cruauté ne sont pas l'effet de l'entraînement du moment ; ils sont réfléchis et calculés ; ils tuent leurs ennemis, parce que c'est seulement dans le tombeau qu'un ennemi n'est plus à craindre ; les prétendants au trône n'enferment pas dans une prison leurs compétiteurs vaincus, ils les tuent. Ils ne connaissent pas la force du sang : frères, neveux, oncles, femmes, peu importe : Jean Sans-terre fait égorger son neveu Arthur; Isabelle, son mari Edouard III, Henri IV, son cousin Richard II; Richard IV Henri VI, puis les enfants d'Edouard IV ; je ne parle pas des reines qui montent sur l'échafaud, d'Anne de Bo-

leyn, Catherine Howard, Marie Stuart; la majesté royale n'est rien pour leur avidité de régner; un édit de Henri VIII s'appelle le *Bill de Sang*. — Leur histoire, a dit Voltaire, devrait être écrite par la main du bourreau.

Leurs actions, si elles étaient animées par un sentiment élevé, répandraient des émanations pures, inspireraient de généreuses pensées, feraient battre le cœur d'un sublime enthousiasme. Au contraire, elles poussent aux jouissances matérielles, elles parlent au corps; leurs lois morales sont unies à leurs mœurs immorales (1), leurs principes se résument dans le mot de ce gentilhomme lançant son fils dans le monde : « Allez, mon fils,—faites fortune, — par les moyens honnêtes, — si vous pouvez! »

(1) *Quid olet gravius mistum diapasmate virus ?*
MARTIAL.

DEUXIÈME PARTIE.

—

LES ALLEMANDS.

DEUXIÈME PARTIE.

—

LES ALLEMANDS.

———

I.

N'avez-vous jamais pénétré, un soir, au fond d'un faubourg éloigné de la ville bruyante, dans une maison calme, entourée de verdure et ombragé de grands arbres (1) ? Là, vous avez trouvé, au milieu de ses enfants frais, aux yeux doux et

(1) Voy. note VII.

étonnés, la mère de famille naïve et tendre, activement occupée des petits soins du ménage (1). Le père, jeune homme blond et sérieux, est venu à vous, vous accueillant d'une voix affectueuse, avec un bienveillant sourire; vous êtes étranger : il ne vous examine pas, il est naturellement bien disposé; il vous écoute avec bonhomie; en vous écoutant, il s'anime, il tressaille ou sourit à vos récits; il suit l'impression; son âme, comme un fil balancé dans l'air ou semblable à la lyre que touche le vent, vibre et rend un son ému; il sent avec vous : « ce qu'il faut prouver à l'Anglais, il faut le faire sentir à l'Allemand (2); » vous êtes chez un Allemand.

(1) Les femmes allemandes, disait un voyageur, semblent mises sur terre pour soigner leurs meubles.

(2) Bonstetten; *l'Homme du Nord et l'Homme du Midi*.

Bien plus, subissant votre influence, il vous admire: à son imagination amante de l'inconnu vous apparaissez entouré d'une auréole idéale ; il vous embellit de mille perfections ; « un des côtés dominants de son génie est la sympathie (1) » ; il s'éprend de vous; déjà tout à vous, il croit que vous êtes tout à lui ; il vous retient, il vous fait asseoir à sa table, il est votre ami.

Cependant vous venez pour une affaire; vous commencez à l'en entretenir et lui exposez les moyens de tout terminer : il vous semble qu'il ne vous comprend pas ; il ne connaît ni les noms des hommes, ni les termes des choses ; les procédures, les négociations, les affaires d'intérêt lui sont inconnues ; il n'en a sans doute jamais entendu parler. A votre discours précis,

(1) Ph. le Bas; *Histoire de l'Allemagne*, dans l'*Univers pittoresque*.

il répond par de poétiques saillies, des bouffonneries joviales ou de pittoresques observations qui, sans qu'il veuille être comique, vous font sourire. A quoi bon tous ces détails ? Ce n'est pas la vie : les honneurs, la fortune, la gloire? Mieux vaut l'amour d'une femme ou le parfum des roses ! Toute chose se présente à lui, non sous son aspect réel, mais sous une apparence fictive ; il ne voit pas ce qui est, mais ce qui devrait être; il suppose, il fait des théories, il invente; il n'appuie pas à terre, et, comme l'oiseau dont tressaille l'aile, toujours on dirait qu'il va s'envoler.

Vous pensez être arrivé dans un moment inopportun; cet homme était préoccupé ; le lendemain vous pourrez causer plus sérieusement. Vous vous trompez : son état, c'est d'être toujours préoccupé.

Le matin, vous le cherchez; il est

parti ; il erre dans la campagne, l'oreille tendue, écoutant les bruits de la nature en sa vie cachée et son immobilité respirante. Ses pas le portent instinctivement parmi la solitude des bois silencieux, les terres déchirées et bouleversées, comme ces pâles déserts de Franchart, dans la forêt de Fontainebleau, où le sol aride s'étend sans herbes, entre deux longues bandes de rocs amoncelés, où nul insecte ne bruit, où nul oiseau ne chante, où rien ne bouge : cette mort de la nature répand tout alentour une tristesse pesante et vide; il s'assied et s'accoude sans rien dire, les yeux dans le vague, comme une âme exilée qui rêve. Il est emporté dans les espaces; en voilà pour toute la journée.

Il rentre tout imprégné de soleil, de sons et de poésie ; il se place devant son

piano, et des touches sonores s'échappent de mélancoliques et onduleuses mélodies. Les Français sont trop actifs pour être de parfaits musiciens; il leur faut de la musique vivante et remuante; ils aiment les phrases simples et faciles de Grétry, ou les brillantes improvisations des Italiens. Les Anglais sont trop épais pour s'émouvoir de la poésie des airs; ils hantent l'Opéra par esprit de *fashion*; les Allemands sont les vrais musiciens du monde.

Les autres arts rendent de poétiques effets, mais ils ont besoin d'employer des moyens matériels, des mots, des lignes, des couleurs; sous la poésie on sent le réel, sous le nuage vaporeux le rocher dur du positif; le mot est brutal, la ligne sèche, la couleur obscure; mais la musique, elle s'épand par ce qu'il y a de plus impalpable au monde, avec le son qui fuit, le chant qui s'élève, la note qui passe; l'impression sort ailée, légère, in-

saisissable; on la sent, on ne la voit pas; elle s'envole dans l'air, et la pensée dégagée la suit en rêvant. Elle n'est pas un corps enveloppé de poésie; la poésie est en elle, elle est dans la poésie, elle est la poésie même.

O Beethoven, sourd sublime! quel monde éthéré voyait ton âme, quand, étranger aux bruits extérieurs tu entendais et répétais les harmonies qui nous enchantent! Milton, aveugle, rêvait aussi les poëmes divins de l'enfer et du ciel; mais ses chants, conçus dans la sereine solitude de son âme, il pouvait se les redire, entendre, toucher d'une oreille charmée sa pensée devenue incarnée. Toi, musicien frappé parce que tu étais choisi, ta chanson, comme une harpe, résonnait en ton cœur, elle vibrait en notes intérieures; ton oreille insensible n'entendait pas; l'harmonie montait, tendre, vive, véhémente; tu tressaillais, tu t'enivrais

de ses délices, tu jouissais de ses richesses infinies, et tu pénétrais les plus exquises beautés de l'idéal, sans que la matière t'obligeât à descendre des célestes hauteurs où Dieu t'avait ravi !

La musique des Allemands n'est pas un art, elle est plutôt une émanation presque immatérielle de l'âme ; leurs chants ne sont pas des airs pleins et complets, mais des mélodies sentimentales, feux follets qui courent capricieusement, songes qui passent devant la pensée errante, enchaînés par un lien invisible ; tels Spohr, Schubert, mélancolique amant qui soupire ; Wéber, fantastique sonneur de ballades ; Haydn, qui, dans la *Création*, embrasse le monde en son vaste ensemble ; Haendel, dont le *Messie* est appelé par Herder une *épopée chrétienne* en musique, et Beethoven, en qui résonne l'immense écho universel, arbres des campa-

gnes, torrents bruissants, chants lointains des pâtres, grande voix solennelle de la nature harmonieuse.

Comment discuter au milieu de ces enchantements ? L'Allemand quitte son piano et prend sa palette ; de même qu'il est musicien, il est peintre, naïvement artiste, peintre par sentiment; le sentiment, de nos facultés, est la plus naturelle ; le premier peintre fut un amant. Celui qu'émeut un sentiment intérieur ne cherche pas, n'étudie pas: rêverie, foi, ignorance, sont trois faces diverses d'un même esprit; les poètes lisent peu, ils s'attachent à un seul auteur, ils s'absorbent en lui, parlent sa langue, entrent dans sa nature. Les peintres Allemands sont poètes avant d'être peintres ; les artistes français s'appliquent au dessin, qualité d'ordre et d'harmonie ; les Anglais

aux effets de lumière qui met en saillie les objets terrestres; Rembrandt, génie anglais, était avare : les Allemands font des tableaux avec le moins de matière possible, des lignes naïves, des contours d'une ondulation simple, une couleur transparente; leur école ressemble aux maîtres du quatorzième siècle; à cinq cents ans de distance, ils ont renouvelé Giotto et Cimabue; ils voudraient idéaliser les corps; s'ils le pouvaient, ils ne peindraient que des âmes.

II.

L'idéal! l'idéal! c'est ce qui préoccupe constamment l'Allemand. Il en est tourmenté, déchiré comme un amant par l'amour. Rien de ce qu'il voit ne le satisfait. Il veut saisir l'insaisissable, perfectionner le parfait, inventer une prière plus

complète que le *Pater* (1). Il vit pour l'idéal, il s'instruit pour l'idéal, il s'élève pour l'idéal. Il ne croit jamais commencer trop tôt pour atteindre ce but; il prend les enfants au sortir de nourrice; dès qu'ils peuvent parler, il les met devant lui et leur souffle la tête avec des théories; il leur apprend la philosophie en même temps que l'alphabet. Le plan d'études des écoles primaires est divisé en six parties : *Dieu*, *l'homme*, *la nature*, *l'art*, *la parole*, *le nombre* (2). Le maître d'école explique cela gravement à ces marmots de six ans, barbouillés de confiture : il n'est pas bien sûr que tous les professeurs de philosophie de France fussent capables d'être maîtres d'école en Allemagne.

En sortant de l'École, le jeune homme

(1) C'est ce qu'a tenté Leibnitz.

(2) En Bavière.

entre à l'Université : là, il n'y a plus de limites, point de science définie, point de spécialité ; professeur de l'Université veut dire professeur de tout : le professeur n'est pas attaché à une chaire, il est professeur de l'Université : un sujet quelconque lui sert de thème pour toucher à tout. Le professeur de droit fait parfois un cours de théologie, celui de théologie un cours de droit (1) ; en une heure il passe de la littérature à la philosophie, de l'esthétique à l'histoire, de la linguistique à la politique. C'est ce que nous avons vu chez nous quand des Allemands ont professé au collége de France (2) : à propos de Dante et de Camoëns, ils traitaient de la Révolution française, des jésuites et de Waterloo.

(1) Saint-Marc Girardin : *De l'Instruction en Allemagne.*

(2) MM. Quinet et Michelet.

Pour se distraire, l'étudiant va au théâtre. Là, encore des théories ; un drame est une thèse de philosophie : « *Uriel Acosta*, de Gutzkow, devrait avoir pour titre : *Du Conflit des statuts de la liberté en matière de foi* (1). » Sa philosophie est toute de théorie, l'histoire de théorie, la politique de théorie ; sa poésie, est, surtout, de théorie. C'est là que triomphe l'idéal.

Un Français est tout étonné la première fois qu'il rencontre un poète allemand. C'est qu'il s'est fait une autre idée de la poésie. La poésie n'a pas le même but que la musique ; elle ne rend pas l'idéal pur, elle revêt d'idéal le réel ; elle embellit le vrai, mais il faut que le vrai préexiste. Son instrument n'est pas fugitif, impal-

(1) Ce n'est pas une plaisanterie de M. Matter : Rien de plus grave, dans son impartialité, que son livre *de l'Etat de l'Allemagne.*

pable; il est maniable et discutable; une mélodie fait rêver à mille choses diverses, une phrase de poésie n'en exprime qu'une seule; la musique jaillit de l'imagination, la poésie est un rayon doré qui se pose sur la raison.

Mais l'Allemand, il n'appelle poésie que ce qui est imaginé, ce qui enlève à la terre. Pégase est bien pour lui le cheval ailé; il monte dessus, il part, il s'envole, on ne le voit plus; il erre dans les choses surnaturelles et mystérieuses, telles les ballades de Burger ou les poésies de Tieck, « que l'on dirait puisées au milieu du bruissement des bois et des murmures des eaux. (1). » Il ne connaît d'écrivains de génie que ceux « dont les ouvrages reposent sur une base poétique (2). » Tous les autres, nos grands auteurs Français en particulier, il n'en tient pas compte; ils

(1) X. Marmier.

(2) Schlegel.

n'étaient pas éveillés au sentiment de l'idéal; ce sont des hommes médiocres. Molière même est trop vrai : « Ses pièces sont fondées sur la froide imitation de la vie réelle, qui ne peut jamais satisfaire les besoins de l'imagination. » « Son inclination, dit Schlegel, était la *farce.* » En revanche, *le Roi de Cocagne* est une œuvre de génie. L'Allemand dresse le *Tableau du Parnasse moderne* (1) : vous y trouvez les Wieland, Werner, Uhland, Goëthe, Zschocke, mais pas un seul nom Français n'y est inscrit.

Son poète par excellence, c'est Goëthe: l'œuvre de Goëthe, en effet, ne va jamais droit au but, elle flotte au caprice de son idée; il a commencé par créer *Werther*, une âme qui n'a pas de goût pour la réalité; rien ici-bas ne l'attache, il aspire à l'impossible; un malaise inconnu le torture,

(1) Publié vers 1839.

il vit par delà la vie, il se tue. C'est de Werther que sont nés et *René*, et *Adolphe*, et le héros de *Volupté*, et *Oberman* , cet ennuyé qui plaît tant à nos Allemands de France, et tous ces mélancoliques amants de la nature, tous *ces originaux chétivement grands*, dit Lessing, *et misérablement précieux*.

Puis Goëthe a fini par *Faust*, cherchant l'inconnu , l'idéal dans la science, dans l'amour, dans la volupté, dans les airs bientôt, où il poursuit des hallucinations innombrables qui se succèdent, s'anéantissent, et renaissent comme les nuages poussés par le vent (1).

Après Goëthe, la poésie qu'affectionne l'Allemand, est la poésie fantastique, c'est-

(1) Voyez la deuxième partie de *Faust*, que jamais aucun Français n'a pu lire jusqu'au bout.

à-dire ce qui n'est pas humain, ce qui n'a pas de corps, ce qui n'existe pas ; « la fantaisie, a-t-on dit ingénieusement, c'est le faux (1). » Ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'homme et ses passions; il ne s'arrête pas à ce mortel qui rampe à terre, qu'il voit tous les jours; il tend plus haut, sa pensée est dans le vague, il s'y crée un monde surnaturel, complet : à l'exemple d'Albert Durer, il le peuple d'êtres imaginaires, Gnômes, Sylphes, Lutins, Djinns, Kobolds, et ces ombres ne ressemblent pas aux créations de la poésie antique qui cachait sous des mythes les découvertes physiques ou les dogmes de la religion; ce ne sont pas aussi des spectres comme ceux d'Hamlet et de Banquo, terribles, menaçantes personnifications des passions, de la vengeance ou du remords; mais des êtres qui

(1) Cas. Bonjour.

ont une vie à eux, particulière, impossible, qui font ce que l'homme ne fera jamais, les fantasmagories d'Hoffmann, des squelettes qui sortent du tombeau, galoppent à cheval dans les airs et enlèvent des fiancées toutes parées (1), ou des vieux qui ramassent l'ombre de leur corps, la roulent et la mettent sous leur bras (2), ou de jeunes sapins songeurs qui racontent leurs joies et leurs douleurs (3); arbres, champs, eaux, montagnes, la nature entière, tout parle, pense, sent et rêve.

L'Allemand voit ces chimères; il vit avec elles, il les connaît; il vous les explique dans une langue composée, presque mystique, la plus propre à exprimer les idées générales. Madame Rachel de

(1) Burger.

(2) Chamisso.

(3) Andersen, poète Danois.

Varnaghem a remarqué que l'Allemand comprend mieux ses pensées, et le Français mieux ses mots. Qu'est-ce à dire, sinon que l'Allemand ne peut complétement rendre ses pensées?

« Un Français sait toujours parler, lors même qu'il n'a pas d'idées ; un Allemand en a toujours dans la tête un peu plus qu'il n'en saurait exprimer (1). » Car il n'aperçoit pas seulement la chose réelle, arrêtée par des lignes ; il y a un nuage autour de son idée; le nuage lui échappe toujours ; il sent qu'il y a quelque chose qui enveloppe l'objet, mais il ne peut jamais dire tout ce qu'est ce nuage ; il se retourne, et se replie, et se contourne de manière à n'être pas entièrement compris, et il y réussit (2).

Quand il trouve dans un auteur

(1) Madame de Staël.

(2) Ce qui a fait dire à madame de Staël : il faut se mesurer avec les idées en Allemand, et avec les personnes en Français.

français une phrase bien nette, bien franche, bien saisissable, il se garde de la traduire textuellement ; il l'habille à sa manière, il lui donne un vêtement idéal d'air et de nuage; d'une lorette il fait une petite pensionnaire, on ne la reconnaît plus : ainsi les vers de la chanson de Béranger :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu !

se travestissent en cette idylle pastorale : « J'avais quinze ans à peine, quand s'éveilla dans mon cœur le premier songe de l'amour (1). » En écrivant à sa maîtresse, il lui parle le langage ontologique de Kant : il n'y a que lui pour trouver une définition de l'amour telle que celle-ci : « L'amour, c'est l'idéalité de la réalité d'une partie de

(1) Chamisso.

la totalité de l'être infini, joint à la subjectivité du moi et du non-moi ; car le non-moi et le moi, c'est lui. » Aussi la langue allemande compose-t-elle sa phrase de telle sorte que le mot principal et important se trouve souvent à la fin : l'Allemand absorbe trois, quatre, cinq lignes avant d'arriver au terme qui lui explique toute sa pensée ; cela lui aiguise l'esprit, il devient subtil, et il apprend ainsi à comprendre son idée avant le mot (1).

Voilà pourquoi les rêveurs, les utopistes, sont de beaux parleurs : leur phrase est toujours longue et bien faite ; ils aiment à parler, comme on l'a dit de Gans,

(1) La langue allemande, la plus *transpositive* des langues modernes, selon l'expression de Bonald, c'est-à-dire, la plus contraire à l'ordre naturel des êtres, a suivi, dit Leibnitz, toutes les phases de la constitution germanique, la plus irrégulière des constitutions chrétiennes.

et ils se donnent souvent ce plaisir à eux-mêmes et aux autres (1).

Voilà pourquoi aussi les Allemands apprennent si aisément les langues : tous leurs théologiens savent l'hébreu, beaucoup l'arabe, le syriaque et le chaldéen, le persan et le sanscrit; tous les gens instruits parlent latin : le latin n'a pas pour eux le même caractère que pour nous ; pour nous, c'est une langue savante et compliquée, pour l'Allemand une langue simple et facile ; nous, pour l'apprendre, nous faisons un effort, lui se détend ; nous montons, il descend. Il y a encore aujourd'hui un journal latin en Allemagne, à Passau, l'*Utraque Respublica, les Deux Républiques, l'Eglise et l'État* ; il a des lecteurs et des abonnés.

(1) Lerminier, *Au-delà du Rhin.*

III.

Le voici, devant vous, étendu sur un divan. les jambes allongées, et tirant de sa pipe de lentes bouffées de fumée : Un Français fume pour s'exciter en travaillant, ou pour se reposer ; lui, fume pour rêver ; en fumant il boit de la bière, c'est-à-dire non une liqueur forte comme le vin, boisson des Anglais, ou saine comme l'eau rougie, boisson des Français, mais une liqueur moyenne, qui rafraîchit et nourrit, sans troubler la pensée. Il s'enveloppe d'un nuage, les ondulations de sa pipe se déroulent au-dessus de sa tête en formes indécises ; les yeux en haut, il les suit dans leur vol errant, il rêve.

Il rêve, et le monde, l'homme, Dieu, lui apparaissent mêlés ensemble, se pénétrant et se confondant; Dieu est l'âme universelle partout répandue, dans la terre, les airs, l'arbre, la pierre; il communique à tout sa force, sa vie et son éternité; la nature, vivant de tout temps, se transforme, se renouvelle, se perfectionne sans cesse; l'homme, partie de la nature, existant en elle et par elle, participe à ses changements successifs, et se reproduit indéfiniment; comme la nature, comme Dieu, il est éternel, et tous les trois ensemble composent un seul être universel, le *Monde-Dieu-Humanité.*

C'est là sa religion: le panthéisme. Jadis l'Allemand avait bien une autre religion, un culte, mais la religion la moins positive qu'il eût pu trouver, le culte le moins pratique: il était protestant, non comme les Anglais; le protestantisme, chez les Anglais, a eu pour dernier terme

le puritanisme aride et pointu des presbytériens discuteurs, la secte des quakers, gens guindés et boutonnés, ne riant point, ne pleurant point; chez les Allemands, les frères Moraves, espèces de mystiques débonnaires; le protestantisme a abouti, là, à la raison pure, ici, au sentiment.

C'est aussi le sentiment qui est la règle de sa morale; n'envisageant pas la vie sous son aspect réel, il se préoccupe peu des lois sociales : « il a rêvé un christianisme sans autel, un droit sans code, un art sans patrie » (1); il veut faire tomber la lettre comme un dernier voile impur (2); il se croit plus engagé par les affections que par les devoirs positifs : « chez lui l'amour est plus sacré que le

(1) Edg. Quinet.

(2) Lessing.

mariage » (1); il mène la vie comme un roman; les femmes allemandes sont assez faciles et assez promptes à céder à l'amour, mais aussi elles regardent leur amant comme leur propriété : on ne les quitte pas quand on veut (2).

Le panthéisme, par sa vague généralité, par la largeur de sa morale, préconisant le développement libre des passions, convenait donc à l'Allemand : le panthéisme diffère des autres systèmes de philosophie en ce qu'il est une religion et une philosophie. « C'est la religion de nos meilleurs penseurs et de nos meilleurs artistes, » a dit un Allemand (3). « Après le paganisme et le christianisme, le panthéisme est un troisième dénouement, » ajoute un

(1) Madame de Staël.

(2) Voy. note VIII.

(3) Heine.

autre (1). Et, conclut un troisième, « aujourd'hui la science reparaît avec autorité; cette fois elle ne cédera pas la première place, elle la gardera (2). »

L'Allemand est panthéiste, et pour la même cause mystique : le catholicisme, qui a produit des prodiges de raison, tels que saint Thomas d'Aquin, et de charité, tels que saint Vincent de Paule à qui les protestants n'ont rien à opposer, a produit aussi des mystiques, mais des mystiques ardents, passionnés, sainte Thérèse, par exemple, qui aime le Christ comme un amant sa maîtresse; mais l'Allemand est mystique d'une autre façon : son mysticisme est un raisonnement

(1) Novalis, qui, du reste, a dit cette belle parole : *Toute notre vie est au service de Dieu.*

(2) Lerminier.

de son imagination, « la scolastique du cœur, la dialectique du sentiment (1), » la quintescence de l'idéal. Il prétend que dans son âme est une nuance de sentiment qui n'est pas dans la nôtre (2). En poursuivant cet idéal, il oublie la terre, le corps s'annihile, l'âme se dégage ; comme suspendue, elle vit seule : sa lucidité, presque lumineuse, perçoit le monde surnaturel, franchit le temps et les lieux, vole aux visions, communie avec les anges, et se trouve enfin avec Dieu face à face. Eh bien ! en face de Dieu, elle n'est pas encore satisfaite : « Où est mon dernier but ? s'écrie-t-elle, où faut-il donc aller ? — Encore au-delà de Dieu, dans l'espace désert, c'est là qu'il faut aller (3). » Quand l'Allemand en est là, il ne revient

(1) Goëthe.

(2) Gemüth.

(3) Angélus le Silésien.

plus : son corps habite encore la terre, mais son esprit est parti : l'aille rejoindre qui pourra (1).

L'Allemagne est la patrie de tous les grands mystiques, de Bœhm, de Junck de Karstrashausen , de Baader , de madame de Krudener, et, plus au nord, où l'air est clarifié et raréfié, de Swedenborg. C'est la contrée mystérieuse, l'*Inde en Europe* (2) ; elle a des sociétés secrètes, des affiliations, des tribunaux souterrains, les francs-juges, les *vœhmes ;* elle cultive les sciences occultes, elle fait des découvertes inexpliquées; elle a inventé le magnétisme, le somnambulisme, la phrénologie. Nous n'avons pas encore de somnambule de la force de celle qui, selon le célèbre ouvrage : *Voyages d'une somnambule à la lune, à plusieurs*

(1) Voy. note IX.

(2) Michelet.

étoiles et au soleil, en 1833, fit trois voyages en enfer, quatre à la lune, sept à Vénus, quatre à Mercure, huit à Jupiter, douze à Cérès, dix à Uranus et à Saturne, dix-huit au soleil, et douze au Paradis ; en tous soixante-dix-huit voyages. Il est vrai qu'il n'y avait de difficile que le premier.

Pour toutes ces inventions, il faut faire des recherches nombreuses, compulser les livres et les manuscrits ; nul in-folio n'épouvante l'Allemand ; il déterre les plus vieux bouquins, les plus inconnus : « Nous laissons, dit-il, aux Italiens leur ciel, aux Français leurs actions, aux Anglais leur or ; nous, nous avons nos livres (1). » Lui-même il en compose ; il y a en Allemagne plus de soixante

(1) Menzel.

mille auteurs vivants ; à la foire de Leipzig, qui a lieu deux fois par an, le catalogue compte chaque fois mille auteurs, dix mille ouvrages nouveaux. Il entasse autour de lui de ces gros tomes dont un Français prend une centaine, qu'il extrait, et dont il compose un petit volume très-rempli de faits logiquement déduits et agréable à lire. « Ne lisez que les livres qui n'ont pas de style (1) », disait un homme d'un sens profond à un jeune littérateur : l'Allemand fait de ces livres là. « Il a le don de rendre la science inaccessible (2). »

Et, non-seulement elle est inaccessible pour le lecteur, mais l'Allemand lui-même, à force d'en amasser, finit par s'y engloutir; et une fois au fond il ne distingue plus rien. Dans ses démonstrations

(1) L'abbé Pauvert.

(2) Goëthe,

abondantes, intarissables, « il se réjouit de l'accouplement des idées les plus contradictoires (1) », comme en cuisine il unit les mets les plus hétérogènes, les pigeons aux confitures.

L'histoire, avec lui, n'est plus qu'un ensemble de faits décharnés qu'il raconte d'un style impassible; les actions des hommes se recouvrent d'une écorce impénétrable, la vie semble couler dans des êtres d'airain. Il ouvre l'Évangile et trouve dans saint Jean la page la plus émue et la plus touchante des livres saints, la Passion; il n'est seulement pas effleuré par le sentiment; savez-vous ce qui le préoccupe? C'est la façon dont cette histoire est racontée; il y trouve du talent : « C'est là, dit-il, une habile narration, et l'exposition de la scène fait honneur à la manière ingénieuse et animée du rappor-

(1) A. de Gallier.

teur (1). » Et il continue à vous expliquer l'Évangile, à en faire l'*exégèse*, comme il dit, et il conclut avec le sang-froid leplus parfait que le « crucifix c'est l'idéal crucifié dans le réel, et l'infini suspendu dans le fini (2). »

Ah ! cette fois la patience vous échappe. Quoi ! vous êtes venu, croyant trouver un homme, et vous n'avez rencontré qu'un hyperbolique rêveur ! Vous vouliez traiter une affaire, et, après vous avoir tenu une heure en extase devant la *Melancholia* d'Albert Dürer, vous avoir développé l'*Apodictique* de Souterweck, ou l'*Epicritique* de Berg, le voilà qui arrive à ne voir dans le *Pêcheur d'Hommes*, dans CELUI qui, avec un seul mot scellé de son sang, a

(1) Strauss.

(2) Mendelshonn.

transformé l'univers, changé les âmes et donné à l'homme la perception la plus élevée, la plus pure et la plus morale du créateur, qu'un mythe semblable aux fictions du Zodiaque, aux symboles isotériques des Egyptiens, à la musique des nombres de Pythagore, ou à tout autre savant système oublié dans les limbes d'intelligences nébuleuses et solitaires! Sous le coup de ces rêveries qui vous engourdissent le cerveau, vous vous sentez emporté à des visions impossibles, à de fantasmagoriques utopies; vous doutez de tout, vous ne savez plus si rien existe, Dieu, le monde et vous-même; vous êtes comme ébranlé d'un choc de folie.

Alors, vous vous réveillez soudainement, et vous vous sauvez, et vous laissez là ce savant, ce philosophe, ce mystique, cet idéaliste, parmi ses bouquins et ses hallucinations enfumées, à la poursuite de *l'idée pure*, du *type absolu de la subs-*

tance et de l'*identité du subjectif et de l'objectif!* (1)

IV.

Ne voit-on pas maintenant ce que doit être l'Allemand en politique? La république est, de toutes les formes de gouvernement, celle qui prête le plus aux combinaisons de l'esprit. L'Allemand est républicain; mais à cet être qui désire sans cesse, la république ne suffit pas; il pousse plus loin : au socialisme, puis au communisme, qui est le panthéisme appliqué. Ce sont les Allemands qui ont imaginé les théories socialistes les plus

(1) Allusion aux systèmes de Schelling et de Hégel.

radicales; nos républicains ne sont que leurs imitateurs. L'Allemagne seule a compris et apprécié les Saint-Simoniens; elle a accueilli le phalanstère, le travail attrayant, l'Icarie avec enthousiasme. Fourier lui convient à merveille, il n'arrête jamais l'imagination : il transforme à volonté la terre, les mers, les âges, les saisons, les climats; il donne sept lunes à la terre; pourquoi pas huit? Cela met l'Allemand à l'aise; c'est une féerie indéfinie. Tout Allemand rêve la perfectibilité sociale. « Le radical le plus ardent chez les Anglais passerait en Allemagne pour un sage conservateur (1). » Si un Anglais se déclare en faveur du communisme, c'est pour en tirer profit; l'Allemand, c'est pour en combiner l'ensemble dans sa pensée (2).

(1) Wièse.

(2) Voyez la note X.

Mais cet idéal n'est pas toujours pour lui un songe éthéré : ces purs rêveurs, ces beaux parleurs, ces penseurs nuageux ne dédaignent pas les jouissances de la terre ; au contraire même, ils soignent bien leur corps : ils aiment la musique, la campagne, mais aussi le bon vin « et le poulet frit (1). » Du sein de leurs fumées songeuses, ils poussent des cris de désirs peu philosophiques : « Ne nous entretenez plus, s'écrient-ils, de notre humilité ; laissez-nous saintement glorifier l'homme seul ! Ne permettez pas qu'une fausse imagination vous dégrade en vous dépouillant des biens de la terre ! C'est un tourment, cette crainte, ce tremblement devant une vie que nous ne verrons jamais ! C'est une ignominie ce désir languissant du ciel, ce stupide mépris du

(1) Voyez la note XI.

monde! Rien hors de nous! Là se trouve le Paradis. Le bonheur, c'est la vie (1)! »

« Nous ne voulons plus de despote tonnant! Le déisme est une religion bonne pour des esclaves et des enfants! Nous voulons le nectar et l'ambroisie, des manteaux de pourpre, des parfums, des danses, des nymphes, la musique et la comédie (2)! »

Et comme ce festin royal, cet opéra, ces belles danseuses, tardent à leur être donnés, ils se montent la tête, ils froncent le sourcil, ils montrent le poing à la société; ils complotent, ils trament une révolution prochaine qui leur donnera toutes les voluptés, et ils n'en marchandent pas les moyens : « Les philosophes de la nature, les idéalistes, s'écrie un de leurs poëtes, entonneront un chant révo-

(1) Hermann Puttman.

(2) Poëtes cités par H. Heine.

lutionnaire qui fera trembler la terre, et il se passera en Allemagne un drame auprès duquel la révolution française ne sera qu'une innocente idylle (1). »

Pauvres gens ! ils font ces menaces le plus sérieusement du monde, mais il ne faut pas s'en effrayer ; ils ne les réaliseront jamais ; toute leur violence est dans leurs discours. Au fond, ce sont d'honnêtes natures, calmes, doux, respectant les vieilles traditions, attachés à leurs princes, ne haïssant pas profondément, et surtout incapables de se décider promptement. Ils sont lancés, laissez-les aller ! ils galoppent, trépignent, piaffent, caracolent, se cabrent parfois, ils font des fugues inattendues, mais presque jamais ils ne prennent le mors aux dents.

(1) H. Heine.

Cependant cette rêverie continuelle et générale a eu souvent pour eux des conséquences funestes. Voyez ce qu'ils sont devenus et ce qu'ils ont fait de leur patrie! De toutes ses agitations l'Allemagne n'a retiré aucun avantage; elle a tant prétendu obtenir qu'elle n'a recueilli que la ruine. Luther, par sa réforme, s'en était d'abord tenu à la religion : mais, bientôt, ses disciples s'en prennent aux rois, aux princes, aux nobles, puis à la constitution politique, puis à la Société : presque tout de suite surgissent les Anabaptistes, précurseurs de nos socialistes; ils nient la famille; ils attaquent la propriété ; ils se renferment dans une ville et se mettent à appliquer le communisme complet : communauté des biens, communauté des femmes, communauté des enfants; ils soutinrent une lutte furieuse, il fallut les envelopper et les détruire jusqu'au dernier.

La lutte, une fois commencée, se prolongea indéfiniment; la guerre de trente ans n'en est qu'un épisode. En 1648, ils se battaient encore très-sérieusement, catholiques et protestants; les étrangers furent obligés de se mêler de leurs affaires, et ce fut la France qui leur donna la paix.

D'ailleurs, ils ne savent même pas faire la guerre : « Si aux Français Dieu a donné la *furia*, a-t-on dit, il a doué les Allemands de patience (1). » Les Anglais, en effet, comprennent la guerre comme un moyen de bien vivre, les Français comme un besoin et une action, les Allemands comme une nécessité : les Anglais l'acceptent, les Français l'aiment, les Allemands la subissent. Tandis que les autres peuples lancent leurs armées, les Alle-

(1) Lerminier.

mands combinent et attendent. Dans toutes les guerres, l'Allemagne sert de champ de bataille; ses généraux, tacticiens savants, sont subitement réveillés de leurs profondes théories par une attaque furieuse; les avant-postes sont enlevés, la cavalerie fuit, le gros de l'armée cherche à se rejoindre; le général allemand s'étonne : il n'avait pas prévu cela. N'ayant pas le loisir de former un nouveau plan, il recueille ses bataillons écharpés, et se retire : mais il fait une belle retraite. Une bonne armée devrait se composer de trois peuples : l'attaque serait pour les Français, la résistance pour les Anglais, la retraite pour les ~~Allemands~~.

Aussi, dans tout le cours des dix-septième et dix-huitième siècles, l'Allemagne n'a-t-elle fait que perdre; la France lui a pris l'Alsace et la Lorraine; le royaume de Prusse s'est constitué avec de très bons morceaux qu'il lui a enlevés et auxquels

il n'a cessé d'ajouter : et la Prusse, ce n'est pas l'Allemagne, c'est un pays *sui generis*, qui vit de soi, par soi et pour soi; la Prusse, c'est la Prusse : elle a dans ses idées la roideur et l'exactitude militaires; elle ne prétend être allemande que pour se servir de l'Allemagne.

Napoléon avait pétri et divisé l'Allemagne à sa guise; par politique, formé deux, trois, quatre nouveaux royaumes, ce qui était devenu un nouvel obstacle à son unité. Quand il tomba, il resta une Allemagne morcelée, sans forces et sans lien; un royaume s'en allait par ci, un grand-duché par là; une dizaine de landgraviats, une multitude de microscopiques principautés flottaient à l'entour; c'était un grand corps démanché.

L'idée vint alors aux Allemands de fonder l'unité allemande; mais ne pensez pas que leurs philosophes, leurs politiques et leurs professeurs se soient arrêtés au rai-

sonnable et au possible. « En fait d'esprit envahissant, le patriotisme allemand en remontrerait à tous les patriotismes de la terre (1). »

Ce qui pour eux est l'Allemagne, c'est, non-seulement ce vaste pays compris entre la Baltique et la Russie, les Alpes et le Rhin, mais toute contrée où l'on parle allemand. Ils prétendent au Holstein, au Schleswig; ils revendiquent la Lorraine et l'Alsace : « Il fallait, s'écrient leurs poëtes, garder le renard quand on le tenait! Brûlez Strasbourg! et ne laissez debout que sa tour pour l'éternelle vengeance des peuples allemands (2)! » Il leur est même dû une partie de l'Italie : « Car, dit un de leurs journaux, si les Alpes sont les frontières naturelles de l'Allemagne,

(1) A de Gallier.

(2) Goerres.

les plaines arrosées par le Pô en sont le glacis ! »

Pour fonder cette unité impossible (1), ils rassemblent une diète, ils nomment un Vicaire de l'empire ; mais, tandis que « le Français est plus disposé à agir qu'à réfléchir, l'Allemand l'est plus à refléchir qu'à agir (2), » ajoutez : *et à discourir*. La diète n'agit pas, elle parle ; le Vicaire de l'empire, sans pouvoir réel, est inutile ; les allemands des divers États se disputent entre eux : Dresde ne voudrait pas obéir à Vienne, et les Souabes appellent les Prus-

(1) « Imaginez-vous, s'écrie M. An. de Gallier, la Constituante avant Louis XIV, avant Richelieu, avant Louis XI, avant l'assimilation des provinces, aux prises avec les antipathies locales, voire même avec des diversités de langage, des antagonismes d'intérêts, de religion et de races. »

(2) Bonstetten.

siens des *Russes-Allemands*. Bientôt, deux autres assemblées se réunissent; trois parlements, aux trois angles de l'Allemagne se renvoient de l'un à l'autre l'écho de leurs discordes et de leur anarchie. Pendant ce temps, les peuples se révoltent; les Croates se révoltent, les Bohémes se révoltent, les Valaques se révoltent, les Hongrois se révoltent. Trois, quatre, cinq nationalités se déclarent; on prétendait établir l'unité de l'Allemagne, c'est la dissection qui s'accroît : de plusieurs pièces on voulait faire un manteau national, c'est le manteau qui est déchiré en mille lambeaux : l'Allemagne en est encore à se constituer.

Voilà à quel résultat est parvenu cet excellent peuple, excité par des poëtes, prêché par des théoriciens, conduit par des utopistes, à n'être qu'un instrument dans la main des ambitieux. Ce sont eux,

ce sont les Allemands, qu'il appelait *idéologues*, que Napoléon avait en vue quand il disait : « Voici la généalogie des révolutions : des parleurs engendrent des écrivains, qui engendrent des mécontents, qui engendrent des pamphlétaires, qui engendrent des séditieux, qui engendrent des assemblées populaires, qui engendrent des révoltés, qui engendrent des conventions nationales, qui engendrent les échafauds sur lesquels on fait monter les rois. »

« Ils remuent dans leurs doctrines ciel et terre, a dit un républicain qui les connaît et les admire (1) ; mais ces révolutions se passent dans une sphère si haute que ceux qui les font perdent de vue cette terre étroite où leur corps est attaché, et

(1) Ph. Lebas.

restent insensibles aux évènements qui s'y produisent. Ils ont horreur des affaires : qu'ils se souviennent cependant que cette apathie héréditaire ils doivent tous leurs maux. Aussi n'y a-t-il plus de véritable patriotisme sur ce terrain morcelé(1), et, comme par le passé, l'Allemagne sera, tous les quarts de siècle, ravagée par la guerre, parce qu'elle se prête à toutes les intrigues et n'est pas assez forte pour se protéger elle-même. Qu'ils cessent donc de nous envoyer de dogmatiques et pédantesques accusations de légèreté et d'activité turbulente ; qu'ils descendent parfois des régions sereines et pacifiques de la science; qu'ils laissent de temps à autre dormir le

(1) Ce sont eux qui ont inventé la fameuse maxime : *Ibi patria ubi bene vivere.* De là les émigrations allemandes, plus nombreuses que partout ailleurs. Il y a plus d'Allemands à Paris qu'à Munich, dit M. Matter, et autant que dans la ville de Vienne, moins les faubourgs.

vieux monde qu'ils agitent de tant de façons, pour s'occuper quelquefois de celui-ci! »

V.

Tel est l'Allemand, recevant toujours l'impression, ne la dirigeant pas, d'une sensibilité exquise, par là même incapable de gouverner un empire; fuyant sans cesse, et si appliqué à imaginer, qu'il ne lui reste aucune action pour la pratique; délicat, variable, transparent comme l'air: un rayon de soleil l'amollit, un coup de vent l'emporte en tourbillon violent.

« L'Allemagne — ce mot est de Luther — ressemble à un étalon beau et fougueux, abondamment pourvu de fourrages et de tout ce qui lui est nécessaire; seulement, il lui manque un cavalier. »

Elle eût obéi à un cavalier comme Napoléon. « Si le ciel, a-t-il dit, m'eût fait naître prince allemand, j'eusse gouverné infailliblement les trente millions d'Allemands réunis ; — et, ajoutait-il, ils ne m'auraient jamais abandonné. »

« Les Français, disait Charles-Quint, paraissent fous et sont sages ; les Espagnols paraissent sages et sont fous ; les Portugais paraissent fous et le sont. » A la place des Portugais, on pourrait être tenté de mettre les Allemands : le jugement de Jean-Paul Richter, un de leurs compatriotes (1), est plus juste : « L'empire de la mer est aux Anglais, celui de la terre aux Français et celui de l'air aux Allemands. »

(1) Celui-ci, d'un Allemand aussi, Rümelin, a bien un côté de vérité, malgré son ton plaisant ; « les Allemands, nation écrivassière, pesant raison pour et raison contre, timorée et composée de petits bourgeois, aimant à parler guerre les dimanches et fêtes. »

L'Allemand n'est pas assez homme, parce qu'il n'est pas assez citoyen, ni assez chrétien; il est, a dit un Anglais, fonctionnaire et érudit (1).

Au fond de leurs rêves, il y a pourtant, sans qu'ils le sentent, une réalité. Toute utopie est utile; leurs créations sont des gaz; on peut former des solides avec des gaz; c'est ce que fait le feu de l'activité française. Les Allemands comprennent vaguement cette supériorité: chez nul peuple on ne parle autant français, quoique la langue française leur soit antipathique. Dans leurs imaginations et leurs idées creuses, le Français découvre ce qui est praticable; il saisit ces systèmes exagérés, et, au lieu de les laisser errer et se succéder comme des nuages, il les

(1) Thomas Arnold.

fait passer au creuset de son bon sens sévère et exact, il en compose un vrai corps vivant, qui a une tête pour regarder en haut et des pieds pour se tenir à terre. A leur poésie il emprunte cet air pur, léger, idéal, qui enveloppe sa création de grâce, de charme et de beauté. L'idée n'est plus alors au-dessus de moi, fuyant devant ma pensée qui la poursuit : elle marche à mes côtés, noble, grande et vraie; elle parle, et ses paroles sont raisonnables et élevées; je l'écoute avec enchantement, je rêve avec elle, les mondes passent à la surface de mon âme; l'imagination court rapide, vivante, saisissante : tout à coup elle va prendre son vol, elle est près de devenir allemande; mais, aussitôt, la raison française, qui est au-dessous, comme un poids l'arrête et la tient à cette hauteur moyenne, entre le ciel et la terre, d'où l'on voit l'ensemble des surfaces et les détails des choses, la

cause impénétrable et la raison qui explique, l'infini et le réel, et où l'on comprend à la fois la matière et l'idéal, l'action limitée de l'homme et l'universelle et inévitable direction de Dieu !

C'est là le vrai génie Français.

TROISIÈME PARTIE.

—

LES FRANÇAIS.

TROISIÈME PARTIE.

—

LES FRANCAIS.

I.

Dans un salon d'Allemagne ou d'Italie où se trouvent des hommes de diverses nations, les premières politesses échangées, on les voit bientôt tous s'isoler ou s'exclure; les uns discourent de lieux communs, d'autres de politique, les femmes de modes ou de ménage ; ceux-ci rêvent de leurs propres affaires, ceux-

là observent ; la conversation languit, l'ennui commence à gagner : il n'y a pas de lien qui unisse tous ces étrangers en un faisceau.

Tout à coup entre un homme vif, preste, dégagé : il salue, il va à droite et à gauche, il semble connaître tout le monde. Quel est le sujet dont on parle? Il n'importe ; il le prend, il le traite avec des gestes animés, une physionomie expressive, avec feu ; il est plein de faits, de citations ; il raconte, il décrit, il raisonne ; il a tout lu, tout vu, tout senti ; et l'on écoute, on voit, on sent, il fait tour à tour rire et s'attendrir, c'est un homme universel. La face du salon est changée, la glace est rompue, chacun s'anime, discute, se passionne ; c'est la vie qui vient d'entrer, un Français (1)!

(1) Les Français, disait madame de Staël, sont presque seuls capables de soutenir un entretien aimable.

Un homme aimable, disent les étrangers en se retirant ; il charme, il amuse ; mais quel être léger! Cela pense-t-il? Cela est-il propre aux affaires ? Cela sent-il ? Voilà bien l'homme de salon, de la mode et de la danse, prenant tous les tons et tous les airs, s'appliquant à tout, et n'étant fort en rien, un Alcibiade!

Oui, c'est Alcibiade ! Mais attendez, étrangers! Revoyez-le, non plus dans un salon, mais dans l'action de la vie, dans les grandes questions, les entreprises, et vous trouverez Alcibiade tout entier.

Les graves sujets qui occupent incessamment les hommes se présentent : il les aborde hardiment, de front, il les prend, les tourne et les retourne, il en fait jaillir les parties principales, les expose, en tire les conclusions avec la lucidité, la précision, la logique d'un esprit noble, rapide et élevé. Surgissent les événements, il s'y jette, il se précipite en avant « homme de

toutes les heures, c'est-à-dire prêt à toute heure (1) »; actif, ardent, il conduit, il domine, s'emparant des ressources présentes, cherchant ce qui peut servir, suppléant à ce qui manque, présent en dix endroits coup sur coup, le regard sûr et la main prompte, portant partout le mouvement et la passion, et, par sa fougue, sa pénétration et son énergie, forçant le succès incertain à se fixer et à couronner ses efforts.

Voilà le Français : au premier aspect, il n'a rien de déterminé; l'équilibre de ses facultés est si bien établi qu'il n'étonne pas, qu'il ne choque pas, qu'il ne force pas l'attention. On dirait qu'il n'a que des qualités négatives; il paraît médiocre, il ressemble à tout le monde : il a besoin d'être

(1) L'Allemand Nemeitz.

mis en mouvement, il lui faut le moment pour déployer toute sa force et se montrer ce qu'il est, homme supérieur. « La « France est le pays où les hommes de « génie sont ceux à qui le plus de gens « ressemblent (1). »

Ceux qui n'ont qu'une partie, l'imagination ou la raison, les caractères faux, sont plutôt formés et plutôt compris : dès qu'ils paraissent, ils s'imposent; l'originalité, comme l'entend le vulgaire, n'est qu'un égoïsme; l'originalité française, c'est l'*ingenium* latin, esprit, imagination et bon sens ensemble. Accessible à la fois au sentiment et à la raison, le Français est moins vite un homme que l'Anglais, mais, une fois formé, il est plus Homme.

(1) D. Nisard.

I.

La littérature, a dit Bonald, est l'expression de la société; pour nul autre peuple cette définition n'est plus juste que pour le Français. Tout son caractère est dans sa littérature. Sa qualité-mère est le bon sens, nom commun du génie, tel que Klopstock entendait le *génie*, un composé de trois quarts de raison et d'un quart d'imagination. Avec la raison, il saisit ce qui est éternellement vrai, beau et bon; avec l'imagination, il l'orne, le rend agréable et charmant; il n'invente pas, il s'empare de ce qu'il a sous la main, il se l approprie, il se l'assimile, il le met en œuvre.

Plus on lit les grands écrivains, plus on voit combien la faculté créatrice de

l'homme est bornée. Ceux qui inventent ne perfectionnent pas; ceux qui sont les plus excellents n'ont pas inventé. Homère et Virgile même n'ont traité que des sujets dont le fonds existait; Homère est plus parfait dans l'*Iliade* où il y a plus de réalité historique que dans l'*Odyssée*, et Virgile, qui a une fable plus imaginée qu'Homère, est moins fort qu'Homère.

La littérature française a peu créé : le dix-septième siècle, le plus puissant de notre histoire, n'a rien inventé; Bossuet n'invente pas de système : son *Histoire universelle*, sa morale, sa politique, sa philosophie, sont des conséquences de la doctrine chrétienne, une conclusion, non un principe; Labruyère ne fait qu'appliquer la donnée de Théophraste; Molière et Corneille empruntent leurs sujets aux Espagnols et aux Latins, Racine, aux Grecs; ces grands hommes ont à peine cinq ou six pièces qui leur soient pro-

pres; La Fontaine imite les fabulistes anciens; Boileau reprend Horace en sous-œuvre; dans le roman même, dans *Gil-Blas*, la plupart des nouvelles appartiennent à l'Espagne; l'observation seule est du génie français; Fénélon était le plus inventeur de tous; aussi passait-il pour un rhéteur: il a trop d'esprit, disait Louis XIV; *esprit* signifiait alors imagination: il est un de nos premiers Allemands. Le dix-huitième siècle est consacré tout entier à la discussion, à l'examen; Montesquieu débute par les satyriques *Lettres persanes*, et finit par un commentaire sur les lois; les scènes du roman de J.-J. Rousseau ne sont qu'un prétexte de dissertations; Buffon n'a d'imagination que dans le style, et Voltaire enfin n'est, au fond, qu'un critique.

Mais si ces génies illustres n'imagi-

naient pas, ils pénétraient si avant dans le sujet, ils s'en imprégnaient si intimement, ils l'expliquaient avec tant de passion, que la forme dans laquelle ils le rendaient était la meilleure de toutes celles qui avaient précédé; les vérités n'avaient jamais été exprimées en termes si nets, si forts et si précis, elles en devenaient nouvelles; ce qu'ils avaient une fois touché ne devait pas se recommencer; leurs œuvres servaient de modèles. « Si le monde finissait tout à coup, pour faire place à un monde nouveau, ce n'est pas un excellent livre anglais, mais un excellent livre français qu'il faudrait lui léguer, afin de lui donner de notre espèce humaine une idée plus heureuse (1). »

C'est là ce qu'on appelle la littérature classique, ne rendant pas tout, comme le

(1) Rivarol. *Discours sur l'universalité de la langue française.*

daguerréotype, qui est une machine, mais choisissant comme la peinture, qui est un art, imitant des anciens non les détails, marques des temps et des lieux, mais ces qualités générales, le calme de la pensée, la vérité des expressions et des images, le sentiment sincère et profond, les seules par lesquelles on puisse être réellement original et donner à ce qu'on fait le caractère de la véritable création.

La langue que s'est faite le Français est l'instrument le plus propre à son génie ; bien plus, « de toutes les langues modernes, elle est la plus *analogue*, ou conforme à l'ordre naturel des êtres (1). » La phrase française ne se charge pas de composés, ne s'embarrasse pas d'inversions ; formée par le bon sens pratique, il

(1) Bonald.

n'en est pas qui soit ordonnée avec une logique plus saine, plus claire et plus pleine; « elle nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin l'*objet* de cette action (1). » La clarté des auteurs français, a-t-on fort bien dit, tient à la sociabilité de la nation (2). Dès le treizième siècle, un Italien écrivait un livre en français, parce que « la langue française corait le monde, et était la plus délettable à lire et à oïr que nulle autre (3). » « Plus facile à manier que les lourds escadrons de la période allemande, moins pompeuse que l'espagnole, plus sévère que l'italienne énervée par les *concetti* (4), » « elle entre avec plus de bonheur dans la discussion

(1) Rivarol.

(2) Bonstetten.

(3) Martin de Canal.

(4) A. de Gallier.

des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée : sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue Française, c'est la langue humaine (1). » Aussi, tous les peuples civilisés l'ont-ils choisie pour la discussion des plus grands intérêts qui les occupent, pour la diplomatie : ils y ont reconnu la marque de la franchise, de l'animation et de l'honneur. « L'estime dont sa langue jouit est fondée, dit Rivarol, sur celle que l'on sent pour la nation (2). »

La même règle existe pour le style que pour les mathémiques : écrire, ce n'est qu'exprimer par des mots et des images un raisonnement pensé. Une page n'est que le développement de toutes les idées qui amènent à la fin une vérité, ou qui ex-

(1) Rivarol.

(2) Voyez la note XII.

pliquent une vérité posée d'avance. Quand Vauvenargues dit : *les grandes idées viennent du cœur*, ce mot est la conclusion d'un raisonnement préalable, ou le sujet qu'il se propose d'expliquer, la solution d'un problême, ou l'axiôme d'un théorème.

Tel est le style français : dans la poésie même, les plus belles strophes ont leur raison d'être coupées d'une certaine façon, et le vers qui les termine n'est que l'x d'une équation cherchée dans les premiers. La raison! la raison avant tout, et, plus nous avons de génie, plus nous nous servons de la raison.

II.

Les Français n'ont pas davantage inventé en philosophie : « Rien, d'ailleurs, n'est plus facile, a dit un philosophe de bonne foi (1) ; après trois ans de réflexion, tout homme peut produire un système qui vaudra autant que bien d'autres. » De même qu'en littérature, ils ont emprunté, en philosophie, aux étrangers; au moyen-âge, ils commentent Aristote, au dix-huitième siècle Locke, aujourd'hui les Écossais et les Allemands.

Mais ils ont un vrai philosophe, Descartes ; Descartes ne cherche rien de nouveau; il se regarde vivre, il observe, il

(1) Jouffroy.

remarque qu'il pense, il reconnaît l'âme; il part de là : voilà le spiritualisme. Et sa méthode est si féconde et si juste que désormais elle va servir pour découvrir la vérité. « Ses théories sont souvent fausses, disait Fontenelle, mais ce sont ses propres règles qui nous l'ont appris. »

Une fois cette première découverte faite, l'esprit français s'occupe de l'appliquer : l'ontologie, la psychologie ne sont pas son affaire : « La philosophie ne vaut pas une heure de peine », dit l'un (1). « N'étudiez la philosophie que pour la réduire en pratique, » ajoute un autre (2). « Montrez-moi donc un philosophe qui ait changé les mœurs de la ville, de la rue qu'il habitait! » s'écrie celui-là (3). Tous les penseurs, de Montaigne à Voltaire, en

(1) Pascal.

(2) Fénelon.

(3) Voltaire.

passant par Charron, La Rochefoucauld, Labruyère, Nicole et Fénelon, s'attachent à la morale; La Rochefoucauld analyse les passions, Labruyère peint les caractères, Montaigne l'homme social, Fénelon l'être moral : chez nul peuple on ne trouve tant de maximes pour la conduite de la vie.

« Mieux qu'aucune autre nation, ayant l'esprit ouvert à toutes les vérités, les préjugés des Français sont sans racines (1). » Ils ont besoin de toucher le réel, ils cherchent la vérité avec passion, comme Malebranche, ils la poursuivent en ordre serré, inébranlables, poussant droit leur chemin; ils vous font avouer qu'ils ont raison, comme Bourdaloue; ils jettent des vérités lumineuses, en se jouant

(1) Bonstetten.

sous une forme légère, comme Voltaire; ils laissent voir, même les plus incrédules, leur désir tourmenté d'arriver au vrai, comme Diderot déclarant que « la révélation seule est capable d'expliquer pourquoi tout existe. » Il faudrait donner pour épigraphe à la philosophie française ce mot de Bossuet : « Le bon sens est le maître du monde (1). »

De cet amour violent de la vérité naît cet esprit sceptique qu'on leur reconnaît : entre la raison qui s'arrête et l'imagination qui va en avant, un combat s'élève, mais le doute n'est pas leur but, il est un moyen; Montaigne a de l'imagination, mais de l'imagination dans la raison; ce sont ses termes qui sont imagés, plus que les choses; il exprime la réalité par des images, mais c'est toujours la réalité.

(1) Goëthe a dit, après lui : « Le sens commun est le génie de l'humanité. »

Ainsi pratiqué, le doute est un bien pour l'homme. N'est-ce pas l'incertitude de ce qu'il doit croire et doit être qui le pousse à chercher, à accumuler les études, à tendre au perfectionnement, qui fait jaillir du choc de ses discussions et de l'échauffement de sa lutte intérieure ces nobles idées, ces aspirations sublimes qui élèvent son cœur et lui ouvrent les horizons de l'infini ? Celui qui doute est bien près de croire ; et il faut encore dire avec Bossuet : « Douter, dans beaucoup de cas, c'est une partie de bien juger. »

III.

De là, la religion qui s'est établie et conservée en France. L'Anglais est déiste, l'Allemand panthéiste : le déiste se satisfait des conclusions de sa propre raison ;

le panthéiste a foi dans la puissance du monde où il est plongé. Le premier tire tout de lui-même, le second se considère comme une partie de l'univers: l'un et l'autre se suffisent. Ils n'ont besoin d'aucun intermédiaire : leur raison et le monde sont les degrés superbes d'où, regardant Dieu face à face, ils lui disent : Je connais ton essence; je t'ai compris, tu es en moi, et je suis en toi; créés ensemble, j'ai commencé avec ton être, je jouis de ta perfection, et j'existe en ton Éternité!

Mais il est un autre homme qui, raison et imagination, esprit et matière, sent au dedans de lui deux forces qui se combattent sans cesse : variable en ses sentiments, il poursuit, le matin, les plaisirs que, le soir, son cœur affadi trouve amers; pour gagner un instant de repos,

il s'épuise en gigantesques efforts ; il demande, il rejette, il prie, il pleure, il s'émeut à mille accidents qu'il n'a point prévus ; il se fatigue à retenir le serpent de la vie toujours prêt à s'élancer ; comme une barque retenue par le calme plat de l'Océan, ou violemment poussée par les vents, tour à tour force et faiblesse extrême, il ne sait d'où il vient, où il va, il ne comprend rien à son existence. Levant alors les yeux en haut, il aperçoit au fond des cieux le grand Dieu, créateur, immuable, qui voit passer sous lui les temps et les espaces, et, gouverneur et maître du monde, conduit les événements et les hommes à la fin inévitable de sa pensée : et il courbe la tête, cet homme ignorant et faible ; il le reconnaît, Dieu l'a fait, Dieu le mène, Dieu l'attire ; là est la source, la règle, le but ; et il se livre à ce Dieu en qui seul il trouvera l'éternel repos.

Celui qui croit ainsi est un catholique. Le Français est profondément religieux (1), et sa religion est le catholicisme. C'est que le catholicisme n'est pas réglé par l'orgueil excessif de la raison, et ne s'abandonne pas non plus à la rêverie irréalisable de l'imagination : il fait la part des deux, il tient le milieu ; il est la religion la plus pratique, la plus humaine et la plus sociale. Aux autres hommes il faut une volonté forte, une intelligence supérieure pour arriver à l'unité des idées ; une nature particulière les fait ce qu'ils sont : le catholicisme produit sur tous les hommes le même effet, quel que soit leur génie ; événements, idées, actions, il ramène tout à un principe unique : les philosophies créent des in-

(1) Le Français, a dit J. de Maistre, a plus besoin de la Religion que tout autre homme ; s'il en manque il n'est pas seulement affaibli, il est mutilé.

dividualités qui s'élèvent comme des colonnes isolées dans un désert; le catholicisme fait de tous ceux qu'il saisit un édifice complet, un, inébranlable, une société.

La France est catholique par excellence, on l'a justement appelée *très-chrétienne :* « Jamais les papes n'ont trouvé d'asile plus assuré qu'en France. » Il n'y a que la France catholique qui pouvait produire une femme comme Jeanne d'Arc : le type de la femme Anglaise protestante est Élisabeth, une hermaphrodite où il y a plus de l'homme que de la femme : le type de la Française est Jeanne d'Arc, un mélange d'héroïsme, de pureté, de candeur, de dévoûment et de faiblesse, l'idéal de la femme chrétienne moderne, comme n'en ont jamais rêvé les poëtes.

IV.

Par la même cause, le Français est monarchique : léger, hésitant, connaissant sa faiblesse, il sent le besoin d'être dirigé; mais son esprit douteur prétend savoir le pourquoi des choses: nous mêlons la résistance et la soumission, les instincts révolutionnaires et le vague sentiment de l'ordre ; un amour désordonné d'indépendance nous emporte, et un respect traditionnel de l'autorité nous ramène; à un moment donné, notre tête part, elle fait la mauvaise, elle crie et tempête; c'est le véritable esprit de la Fronde, qui voulait garder le roi et qui fermait les portes de Paris au roi. Dans les époques de calme, les parlements adressaient au roi des re-

montrances ; dans les troubles, le peuple dressait des barricades ; en tout temps il faisait des caricatures et des chansons.

Et cette liberté, il l'abandonne volontiers. « Vous savez, disait Chesterfield, élever des barricades, mais vous ne savez pas élever des barrières. » Il ne sait que faire de sa liberté, il préfère l'égalité ; être intelligent, il n'a pas besoin de plus d'un maître. L'égalité est compatible avec le pouvoir absolu ; il accepte facilement le despotisme. Non-seulement il l'accepte mais il l'aime ; le pouvoir absolu va à son caractère, à ses défauts et à ses qualités. Il l'aime, parce qu'il est impétueux, et les esprits vifs n'ont pas d'orgueil, ils sont vaniteux ; la pompe des puissants lui plaît, et les titres, et les croix, et les cordons. « Les Français s'ennuient, disait Barras en 1797, ils ne voient plus passer les carroses dorés de la cour. » Il l'aime, parce qu'il est passionné ; le pouvoir ab-

solu n'admet pas de demi-sentiments, il exige la haine ou l'amour; à celui qui peut tout, on sait gré de tout ce qu'il fait et de tout ce qu'il ne fait pas. Il l'aime, parce qu'il est artiste, l'imprévu le charme: on ne sait jamais ce qui arrivera sous un despote. Il l'aime, parce qu'il recherche le grand et le beau : le pouvoir absolu fait de grandes choses plus vite et plus complétement; l'homme qui a pleine autorité tient à honneur d'attacher son nom à une belle entreprise; il y met son temps, sa fortune, sa vie (1). Pour réaliser des œuvres gigantesques, il a besoin des arts, il emploie les hommes de talent, il les honore pour se perpétuer. Personne utilisa-t-il

(1) La noblesse de France l'a mille fois prouvé ; nos principales villes doivent leur splendeur à un administrateur tout-puissant, Bordeaux à Tourny, Nantes à Graslin, Limoges à Turgot, Poitiers à Labourdonnaye de Blossac, etc.

davantage toutes les facultés humaines que Louis XIV et Napoléon ? Le pouvoir absolu n'abaisse qu'en apparence, il élève en réalité ; il donne la plus haute opinion de l'homme à l'homme.

Il l'aime, parce qu'il est monarchique. « Le caractère national le pousse à ne reconnaître pour supérieur que celui qui ne fut jamais son égal (1), » et il préfère, comme dit Voltaire, être déchiré par un lion son maître, que grignoté par mille rats ses confrères.

Le Français aime enfin le despotisme, parce qu'il prétend dominer : il aspire à un glorieux avenir ; pour être fort, il place à sa tête un homme au pouvoir énergique et entier, qui prépare une grande entreprise, rassemble une armée, sans souffrir que personne pénètre ses desseins et en parle : l'Europe entière est dans l'i-

(1) Mallet Du Pan.

gnorance de ce qu'il va faire : tout à coup, il part, il pousse ses troupes en avant, escalade les monts en trois jours, tombe comme une avalanche dans les plaines de l'Italie, attaque l'ennemi étonné, et apprend au monde qu'une nouvelle campagne vient de commencer par la victoire de Marengo. La France se plaint-elle du secret gardé pour préparer sa gloire ? Non ! Elle bat des mains, elle adore son despote, dont elle peut dire : Lui, c'est moi !

V.

C'est ce génie raisonnable ennobli par le sentiment de l'honneur qui a formé les institutions de la France : « Ses lois, a dit un écrivain d'un esprit très original, sont, —les politiques, plus libérales,—les cri-

minelles, plus humaines, — les civiles, plus régulières que celles de tout autre peuple (1). » Elle a le respect de la vie de l'homme : on a été obligé d'établir, pour le jugement des crimes dans les assises, les circonstances atténuantes; les jurés ne pouvaient se résoudre à prononcer la peine de mort. « J'honore le Français, disait J.-J. Rousseau, comme le seul peuple qui soit bienfaisant par caractère. » Il ne se sent étranger à rien de ce qui est humain. Dès qu'il entend un cri de souffrance, il y court : « *Dévoûment*, *sacrifice*, *les sentiments de la nature*, tous ces mots sont autant de coups de cloche pour une oreille française; alors le cœur vient au secours (2). » Il a constamment rempli le rôle de croisé, de chevalier protecteur des

(1) Madrolle.

(2) Mme Bachel de Varnhagen. Les mots soulignés sont en français dans le texte.

faibles : nul peuple ne s'est battu plus souvent pour les opprimés (1).

Aussi la France n'a-t-elle point conquis, elle s'est assimilée ; elle a été pressée, dès l'origine de son histoire, de s'adjoindre les parties de son corps qui en avaient été distraites, les tronçons qui cherchaient à se rejoindre, les provinces qui pouvaient devenir ses membres inséparables, souffrir des coups qu'on lui portait, vivre de sa propre vie. « On peut résister à tout, hors à la bienveillance, et il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne (2). » Elle aimait ; tout pays sur qui elle mettait la main devenait la France. Ainsi, elle a

(1) « L'histoire de l'Amérique, disait Rivarol, se réduit désormais à trois époques : égorgée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre, et sauvée par la France. »

(2) J.-J. Rousseau.

pris le Roussillon et le Béarn, parce que ce côté des Pyrénées est la France; puis la Franche-Comté : les Espagnols, qui étendaient avec emphase leurs bras sur le monde, n'avaient pas compris qu'une province isolée est une province perdue, et que la Franche-Comté devait nous revenir; ensuite la Flandre, qui touche aux provinces si françaises, l'Artois et la Picardie; enfin, l'Alsace et la Lorraine, pour qui le Rhin est facilement devenu le Rhin français.

Elle a fondé peu de colonies, elle a même perdu toutes les grandes; pour les conserver, il eût fallu avoir un puissant besoin de manger beaucoup de sucre et de boire beaucoup de café : elle a payé plus cher son sucre et son café, et elle a laissé aller ses colonies; elle aime trop ce qu'elle aime, pour aimer en tant de lieux et si loin. Mais quand elle se fut emparée d'Alger, qui

avait été attaqué, non par esprit de conquête, mais par un sentiment d'honneur chrétien, elle s'est aperçue que de Marseille on se rend à la côte d'Afrique en deux jours, qu'il est possible de peupler le pays de Français, d'en faire une terre française, et elle l'a gardé.

Cependant, elle ramassait ses forces à l'intérieur ; ses rois, par une politique à la fois nationale et probe, tendaient tous à constituer cette unité dont on ne parlait pas en France autant qu'en Allemagne, mais que chaque siècle voyait se former. Les fiefs féodaux, peu à peu, disparaissaient ; la Bourgogne revenait à la couronne, la Bretagne s'agrégeait à la France par un mariage, les grands seigneurs se soumettaient.

Bientôt la réforme agite l'Europe : Calvin tente de faire une réforme particulière pour la France ; mais l'esprit français la repousse : ses chefs furent des seigneurs

ambitieux qui l'accueillirent comme un moyen d'opposition politique; elle eut pour elle des raisonneurs sérieux et raides, des caractères carrés à l'anglaise, comme Sully, Duplessis-Mornay et Coligny, mais pas un homme brillant comme le duc de Guise (1) Henri IV n'avait rien d'un protestant, il ne l'était que par naissance et éducation ; aussi fit-il bon marché de Calvin : *Paris vaut bien une messe* ! est un mot de sentiment dans la bouche de l'amant de Gabrielle.

En vain quelques rêveurs songèrent à une organisation allemande, à une république divisée par cercles. Cette idée

(1) « Si l'on veut réduire les progrès de la réforme à des principes simples, disait Frédéric II, on verra qu'en Allemagne, ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre, celui de l'amour, et en France, celui de la nouveauté. » — Il eût pu dire, et avec plus de justice, qu'en Angleterre ce fut aussi l'ouvrage de l'intérêt.

trans-rhénane tomba d'elle-même; l'édit de Nantes accorda aux protestants la liberté de conscience : ils ne combattaient pas pour une autre cause ; ils se soumirent.

Le monde alors fut témoin d'un admirable spectacle, de la grandeur d'une nation arrivée à son apogée, et représentant avec une dignité sereine le plus haut type de puissance qui soit accordé à la race humaine. Sous le règne de celui qui a mérité le nom de Grand Roi, tout prend un caractère de splendeur, de sublimité et de durée ; alors naissent comme naturellement les plus éminents génies ; les œuvres de l'intelligence, inspirées par une raison mûre et saine, peignent l'homme dans sa beauté la plus noble et la plus vraie. Chacun parle une langue pure, solide et claire, expression d'une pensée morale et élevée ; la règle

des mœurs est un sentiment profond de respect, de délicatesse et d'honneur; enfin, c'est un privilége particulier à ce grand siècle d'aimer sa patrie avec une passion généreuse, de l'aimer à la fois avec le roi, avec la famille, avec Dieu, de ne faire de ces amours qu'un seul, et de se sacrifier avec une si vive abnégation et une si chaleureuse ardeur, qu'il n'y avait, pour ainsi dire, pas de mérite à se dévouer, tant le dévoûment était naturel à notre sang, à notre esprit et à nos cœurs.

Mais, après ce temps, commença la décadence; la force humaine a de courtes limites : une race nouvelle apparut, matérialiste et vicieuse, une race anglaise.

C'est alors que naît l'*esprit* : les peuples, à mesure qu'ils se corrompent, font plus de cas de l'esprit; le dix-septième siècle parle peu de l'esprit : Molière n'a pas d'esprit, Pascal n'a pas d'esprit ; leur

rire est sérieux, il est profond. Ce qu'on entend par l'*esprit* dans le monde ne sert le plus souvent qu'à faire triompher l'erreur; la vérité est si forte qu'elle n'a pas besoin de l'esprit; l'esprit est donc moins une qualité que la marque de l'absence de qualités : qui plaisante ne voit pas loin et haut : un style grave, sérieux, scrupuleux, a dit Labruyère, va très loin. Veut-on juger si un homme a perdu, qu'on regarde s'il a gagné de l'esprit.

L'amour de l'argent envahit les plus hautes classes; la politique de l'intérêt est inaugurée par un vil ministre, et avec l'intérêt la lâcheté : on laisse démembrer la Pologne; le roi spécule sur les grains; les grands se livrent avec impudence au libertinage le plus effréné; de cette pourriture sortent les sophistes : plus de croyances, on discute tout, on doute de tout, on nie tout, la société est une orgie : ce n'était plus la France ! Une ré-

volution était nécessaire; la nation française, depuis longtemps, y songeait, la voulait, et la fit.

C'était une vraie assemblée française que l'assemblée constituante, et un vrai Français que Mirabeau. Aussi nerveux que musculeux, sa forte et poétique éloquence entraînait par la saine raison bien plus que par la vague imagination. A l'écart se groupaient, étroite minorité, les hommes de projets et d'utopies, les Allemands ; le grand sens français les dédaignait encore. Tentaient-ils d'élever leurs murmures, indigné, Mirabeau se tournait vers eux : « Silence aux trente voix ! » s'écriait-il, et les voix se taisaient. Protestation suprême de l'esprit de la France contre les rêveries déjà envahissantes d'un génie étranger !

La France ne l'emporta pas; il fallait

un châtiment à nos désordres : la Convention a tous les instincts allemands. Elle est emphathique dans sa verbeuse éloquence, panthéiste dans ses résurrections païennes, théoricienne, préoccupée de ce qui fut, non de ce qui est, elle imite. Elle oscille entre l'anarchie et la terreur : faible, elle se laisse lâchement insulter par la populace ; forte, elle verse le sang avec un mépris orgueilleux de la vie humaine. La monarchie avait été comprise par les constituants comme une organisation moyenne où s'équilibraient la puissance et la résistance, le pouvoir royal et la liberté. La république est conçue par les conventionnels comme un despotisme et exercée comme une tyrannie.

Il représente bien cette assemblée, Robespierre, le sectateur des fantasmagoriques révélations de Catherine Théos, l'ami de St. Just, l'ennemi de Camille Desmoulins, de Danton, des Girondins, de

tous les Français de la Convention, le dictateur sombre et fanatique, qui, dès qu'il faut agir, perd tout courage et tout espoir, et se tire un coup de pistolet! Qu'elle soit maudite cette Convention si sauvagement louée, dont frémira la postérité, comme nos pères en ont eu horreur! Elle nous légua, en partant, le Directoire, une réunion de matérialistes tels que Barras, et de mystiques tels que le théosophe La Reveillière-Lépeaux, et l'on vit alors ce que devint la France.

Après les Allemands de la Convention et les Anglais du Directoire, la France eut Napoléon. Sous lui, elle fut puissante et glorieuse; elle l'admira et l'adora, car il avait compris ses besoins et son génie, et il l'avait sauvée de l'anarchie pour lui rendre, avec tous les bienfaits de l'ordre, tout le prestige de la gloire.

Le retour des anciens rois, le gouvernement pondéré qu'ils tentèrent d'établir,

leur expulsion en 1830, le règne positif et matériel d'une dynastie nouvelle, la conspiration patiente des républicains, leur succès, les entreprises des idéalistes radicaux rêvant le communisme, sont les phases naturelles et régulières de la lutte des races étrangères et de l'esprit français.

Naguère, le bon sens français résistait encore : les idées antisociales, antichrétiennes, n'avaient en France que des sectateurs isolés ; le socialisme n'était conçu que par quelque grosse tête chevelue ou quelque front mal bosselé, et accueilli que par les ouvriers malheureux de cinq ou six villes industrielles, attachés à la chaîne du métier comme l'esclave romain à la porte de la maison, et tirant dessus pour la casser. Mais la masse était contraire à ces théories exotiques : dans un premier étonnement et par une inspiration généreuse, elle n'a pas voulu les con-

damner sans les entendre; elle a appelé ces nouveaux prêcheurs, les a poussés à la tribune et leur a dit : Parlez ! Elle les a écoutés avec une patience qui passe les bornes de sa vivacité naturelle, et à la fin de toutes leurs périodes, elle leur a crié : *le moyen ! le moyen pratique !* Et comme ils se taisaient, elle s'est détournée d'eux et les a laissés à leurs utopies. A ce grand peuple si raisonnable il ne fallait qu'un guide et qu'un maître pour reprendre sa course droite et puissante.

VI.

Tel est le Français, esprit pratique, logique, n'excluant rien, laissant passer les excès comme un crible, appliquant le bon et le beau; mais de plus, cœur sym-

pathique, organisation harmonique, trait d'union entre les natures extrêmes, mis dans le monde pour réunir et pour rallier. « Tout ce qui nous touche, tout ce qui nous a appartenu, a-t-on dit, se préoccupera toujours bien plus de nos émotions que de ses propres instincts (1). » Dieu lui a donné toutes les qualités propres à la mission qu'il a à remplir; il est placé au milieu de l'Europe, touchant à la fois aux peuples les plus opposés, par une mer en communication avec le vieil Orient, source des traditions et des croyances, par une autre avec le monde nouveau où se développe la force des temps modernes, l'industrie. Habitant d'un climat tempéré, sa constitution n'est pas excessive comme celle des hommes du Nord ou du Midi : bien proportionné de corps, vif, alerte, il ne marche pas raide et

(1) A. de Gallier.

gourmé comme les Anglais, mou et défaillant comme les Allemands; sa figure mobile exprime les sentiments les plus divers, les plus énergiques et les plus doux; il a la physionomie d'un senteur et d'un penseur. Ses organes même les plus délicats semblent appropriés à son rôle d'initiateur: à volume égal de voix, on a remarqué que la parole française est celle qui porte le plus avant (1) : sa langue est la langue du peuple prêcheur. « Un orateur français se fait entendre de plus loin qu'un Anglais, sa prononciation étant plus claire et plus ferme », dit un Anglais (2). Variable et changeant, il avance donnant la mode au reste du monde, c'est-à-dire, les transformations et le mouvement des idées. Quand la Providence veut qu'une idée fasse le

(1) L'abbé Martinet.

(2) Ch. Wren.

tour du monde, elle la fait tomber dans une âme française. « Il ne peut vivre isolé, l'esprit de prosélytisme, le besoin d'agir sur les autres, est son trait le plus saillant : la nation entière n'est qu'une vaste propagande » (1). Il fait les révolutions.

Léger, saisissant la vie en sa plénitude, « sa gaîté produit le même effet que le stoïcisme », a écrit ce Français qui, lorsqu'on lui disait qu'il tremblait devant l'échafaud, répondait : c'est de froid (2) ! Toujours animé, il anime les autres : « il ne remplit pas le temps, comme les Allemands, il le fait oublier (3). » « C'est toujours pour plaire qu'il change toujours ; sa mobilité ne donne pas le temps qu'on se lasse de lui (4). » Il s'émeut vivement,

(1) J. de Maistre.
(2) Bailly.
(3) Madame de Staël.
(4) Rivarol.

chaleureusement ; son impression est si passionnée qu'on ne le peut traiter avec indifférence. « Les Espagnols, méprisant toutes les autres nations, font aux seuls Français l'honneur de les haïr (1). » Ouvert à tous, il n'attire pas seulement, il retient : car « la France est le pays où les connaissances ont été portées aussi loin, et les agréments de la société plus loin que partout ailleurs (2). » « L'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, la France pour y vivre » (3).

Enfin, spiritualiste en philosophie, classique en littérature, monarchique en politique, pratique dans la vie privée, « le seul homme dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le cœur se corrompe et le courage s'altère, parce

(1) Montesquieu.

(2) Fontenelle.

(3) A. Hugo.

que ses vertus viennent du cœur, tandis que ses vices ne viennent que de l'esprit (1), » généreux, franc, chevaleresque (2), haut par l'honneur, « un Français qui joint à un fonds de vertu, d'érudition et de bon sens, les manières et la politesse de son pays a atteint la perfection de la nature humaine » (3). Il est la race la plus active, la plus pénétrante, la plus aimante et la plus aimable, un peuple choisi de Dieu.

(1) Duclos.

(2) « C'est le chevalier français qui me plaît, » disait l'empereur d'Allemagne, Frédéric Ier.

(3) Chesterfield. — Voyez note XIII.

CONCLUSION.

CONCLUSION.

Il faut résumer en quelques mots le caractère des trois races.

L'Anglais a le sens positif si développé, qu'il en devient matériel ; l'Allemand ne l'a pas assez, il en devient idéaliste. Le premier est de ceux que peint le philosophe, « qui se préoccupent tellement des éléments des choses qu'ils négligent les composés ; le second de ceux qui de-

meurent tellement en extase devant les composés qu'ils ne peuvent pénétrer jusqu'aux éléments (1). » L'un a besoin de perdre, l'autre d'acquérir : le Français n'absorbe pas comme l'Anglais, il ne perd pas par tous ses pores comme l'Allemand ; il reçoit et il donne, c'est un corps complet. « L'Allemagne fournit les matériaux des idées, la France en tire les idées, l'Angleterre applique les idées (2). »

L'Anglais ne connaît que lui et son pays, il est l'ennemi de l'humanité ; l'Allemand, par son vague amour de l'humanité, devient le plus cruel ennemi de sa patrie ; le Français aime sa patrie et sert l'humanité. L'Allemand est un sauvage, l'Anglais un *animal politique* (3), le Français l'être social.

(1) Bacon.

(2) Jouffroy.

(3) Swift.

En Allemagne la vie intime; en Angleterre la vie confortable; en France la vie sociale.

On crie, la nuit, dans la rue : A l'aide! à l'assassin! disait un voyageur qui a parcouru toute l'Europe; l'Anglais prête l'oreille : si c'est la voix d'un homme dont il a touché la main, qu'il a appelé son ami, il descend, se met à ses côtés, se bat froidement, vaillamment, et se fait tuer sans mot dire. Mais est-ce un étranger, il se tient coi; il ne lui doit rien : que l'étranger s'en tire comme il pourra! L'Allemand, aux premiers cris, commence à s'émouvoir; il veut aller au secours de ce malheureux et il se demande quel est le meilleur moyen de le protéger : appellera-t-il la garde, ou ira-t-il lui-même? Il ira; il se lève avec mesure, et, après s'être chaussé, vêtu, avoir pris ses armes, il se

croit en demeure de sortir de sa maison : mais, quand il arrive, les assassins sont loin, et le pauvre diable mort. Le Français, lui, ne pense à rien, ne combine rien ; ami, étranger, ennemi même, peu lui importe ! un homme est en danger, cela suffit ! fut-ce la première nuit de ses noces, il saute à bas de son lit, s'élance au dehors et épouvante tellement les agresseurs par cette vive attaque inopinée, qu'ils prennent la fuite, croyant voir arriver toute une escouade de sergents.

« A vingt ans, a-t-on dit, on veut ; à trente ans, on peut ; à quarante ans, on a : qui ne veut pas à vingt ans, qui ne peut pas à trente, n'aura jamais à quarante (1). » Les Anglais ont tout de suite quarante ans ; ils ont et ils peuvent aussitôt qu'ils veu-

(1) Beaumarchais.

lent; les Français passent régulièrement par le vouloir, pouvoir et avoir; les Allemands veulent toujours et n'ont jamais; ils ont toujours vingt ans.

Le Français ramasse ses forces pour agir, l'Anglais étend ses bras pour saisir, l'Allemand se déchire de ses propres mains : plus les siècles ont avancé, plus il y a eu de morcellement en Allemagne, d'unité en France, de force en Angleterre; l'empereur d'Allemagne n'a fait que perdre, le roi de France que grandir, l'Angleterre que gagner.

« La sentimentalité des Anglais est humoristique et dure; celle des Français, populaire et larmoyante; celle des Allemands, naïve et réelle (1). »

L'Allemand aime la discussion, parce qu'il a du plaisir à parler; l'Anglais la soutient quand il y doit trouver avantage;

(1) Goëthe.

le Français s'y anime, parce qu'il veut faire triompher la raison.

« En Allemagne, pays d'études, on raconte l'histoire de petits enfants pauvres qui ont pris rang parmi les savants les plus illustres ; en Angleterre, pays de l'industrie, celle de petits indigents qui ont gagné des millions ; en France, pays belliqueux, l'histoire de paysans ou d'artisans qui sont devenus généraux. »

Enfin l'Anglais connaît mieux les choses, l'Allemand les idées, le Français les hommes. Aux Français l'action pour lancer une affaire, aux Allemands pour la concevoir, aux Anglais pour la suivre dans ses détails. Si j'étais roi, j'aurais un premier ministre Français et des sous-ministres Anglais : quant aux Allemands, je les consulterais quelquefois (1).

Et maintenant il nous faut prendre une

(1) Voy. Note XIV.

ferme et décisive résolution : notre avenir dépend du choix que nous ferons. Si nous laissons dominer chez nous les Anglais, nous aurons la destinée réservée au pays où ils dominent, l'Angleterre. Les hommes qui s'élèvent par l'argent ne fondent rien qui n'ait une chute rapide, abjecte, effroyable : la fin des peuples est la même que celle des individus. L'Angleterre tombera comme sont tombés tous les peuples qui lui ont ressemblé, Tyr et Carthage, tout à coup, ignoblement, fatalement.

C'est chez eux que les socialistes triompheront : déjà une voix lugubre et vibrante a couru au-dessus de leurs usines et de leurs ateliers, revendiquant les droits sacrés de l'humanité (1). Ces orgueilleux aristocrates verront s'élever contre eux la masse de leurs victimes, ces ouvriers

(1) Dans les sanglants soulèvements de 1816, 1820, 1832, 1839.

étiolés, ce peuple dégradé, corrompu, avili, descendu d'un degré dans l'échelle de l'homme, et les barbaries qu'il commettra seront en proportion de son abrutissement et de son hébétement; elles approcheront de celles des sauvages; car la corruption extrême du corps et de l'âme engendre l'extrême cruauté : comme par la destruction des Mexicains et des Péruviens au seizième siècle, la justice divine et humaine sera vengée par l'extinction de cette race de Mammon : la servitude paiera la servitude, et le sang paiera le sang.

Si, d'autre part, nous ne nous défendons pas des Allemands, ils engourdiront la France comme ils ont engourdi leur vraie patrie, l'Allemagne : ils la rendront impuissante; elle sera non active, mais passive, un instrument, non un bras. Nos Allemands de 1848 n'ont rien su faire, ils ont épuisé leurs bonnes intentions en rê-

ves et en discours ; ils ont été réduits à l'inaction, rejetés dans un dédaigneux oubli. L'Allemagne aura le même sort : elle demeurera dans l'état où elle est, subissant la destinée qu'on lui imposera, proposant, projetant, sans jamais appliquer, sans jamais vouloir, et ainsi jusqu'au jour de l'Eternité. « A ce moment, dit un de leurs poëtes, Dieu appellera chaque nation pour les juger : tous arriveront, moins les Allemands. Dieu envoie un ange : allons ! ne voulez-vous pas vous lever? Voici que l'Éternité commence ! Mais, avant qu'ils eussent pu se réunir, le dernier jour était passé depuis longtemps, et ils furent exclus de l'enfer et du ciel ! » (1) Ils n'ont pas de volonté, en effet, pour faire le bien ou le mal ; ils n'auront mérité ni récompense ni châtiment.

Nous avons fait, nous, Français, l'é-

(1) Georges Herwegh.

preuve des Anglais et des Allemands; quand les esprits Anglais ont dominé en France, ils l'ont poussée au lucre, à la corruption, à l'avilissement; quand ce furent les Allemands, à des entreprises insensées, aux révolutions, à l'inconnu et à l'anarchie.

Lorsque la France, au contraire, a été dirigée par des Français, noble et pratique, fière et désintéressée, elle s'est développée dans toute sa force, et elle s'est fait respecter, admirer, aimer : elle couvrait ses fautes de la générosité de ses sentiments; elle avait toujours, pour se faire absoudre, les extrêmes du génie et de la vertu. En la combattant même, ses ennemis ne pouvaient s'empêcher de l'estimer, parce que ses actions étaient inspirées par l'honneur.

Repoussons donc, secouons ces Anglais matérialistes, ces Allemands rêveurs ! que les Anglais retournent à leurs usines et

les Allemands à leur poésie : le gouvernement d'un peuple n'est ni une machine, ni une idéalité. Il nous faut être exclusifs par raison : ils sont seuls de notre famille, de notre sang, les esprits français! Aimons-les, soutenons-les, suivons-les ! Nous n'avons besoin de personne (1) : il nous suffit d'obéir à nos instincts et à notre génie. « Français, s'écriait un orateur illustre, ce qui vous perd, c'est que vous ne vous estimez pas assez vous-mêmes ; c'est que vous voulez imiter les étrangers, lorsque vous êtes assez riches de votre propre fonds (2) ! » Nul peuple en ce moment encore ne nous vaut : nul n'a ce jet soudain, ce dévouement héroïque, cet oubli de la partie matérielle de l'homme. Dès

(1) Tout le monde a besoin de la France, écrivait Rivarol, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde.

(2) Le P. Ventura. V. note XV.

que la France se montre, dès qu'elle parle, dès qu'elle agit, le monde s'écrie : c'est le grand peuple (1)! En toutes choses, à la bataille, dans les sciences, dans les lettres, en révolution, elle donne un coup si violent qu'elle fait jaillir la lumière ! « Rien de grand, j'ose le dire, ne se fait, ne se fera sans elle (2) ! » Les étrangers mêmes le reconnaissent : « la France, le plus beau royaume après celui du ciel », disait Grotius. « Rome et Paris, dit une Allemande, sont les deux plus grandes villes du monde, l'une dans l'ancien, l'autre dans le nouveau ; Paris est le type de la Cité (3). » « Paris est le centre du monde, écrivait un Anglais ; lorsque la source qui est en France sera obstruée ou souillée, les eaux qui en partent et

(1) V. note XVI.

(2) Bonald.

(3) Rachel de Varnaghem.

qui coulent sur toutes les autres nations seront bientôt taries (1). » « C'est une nation qui marche toute seule ! » s'écriait Pierre-le-Grand. Elle marche toute seule, parce que, selon le mot d'un pape, elle est un royaume gouverné par la Providence ; la France, a dit le poète, est le soldat aîné de Dieu (2) !

Débarrassée de ces étrangers, de ces ennemis qui enserrent de mille liens ses membres robustes, la France se relèvera plus énergique, ainsi qu'un homme jeune et sain, après la maladie qui l'a arrêté, se redresse beau et fier, sentant couler en ses veines un sang riche et nouveau. Elle se retrouvera encore la glorieuse France, la France de nos pères, la France de saint Louis, de François Ier, de Henri IV, de Louis XIV, de Napoléon, la France une

(1) Burke.

(2) Shaskespeare.

par ses opinions, par ses mœurs, par ses croyances, la France défenseur des faibles, espoir des opprimés, vengeur des injustices, et dont le nom, chez les barbares, en Orient, dans tout l'univers, était donné comme un honneur à tous les chrétiens, parce qu'il représentait la civilisation, la générosité, la grandeur d'âme, toutes les nobles vertus.

FIN.

NOTES.

NOTE I.

Les Anglais ont conservé, par respect pour la tradition, et malgré leur haine contre la France, non-seulement de vieux mots français, mais des phrases entières, et ces phrases sont précisément des formules politiques ; ainsi les fameuses devises : *Dieu et mon Droit.* — *Honni soit qui mal y pense,* — puis les formules qu'emploie le roi quand il s'adresse au Parlement, pour la chambre des lords : *Content* et *non content*, — pour la chambre des communes : *Le Roi le veut.* — *Le Roi avisera.*

— Soit fait comme il est désiré. — Le Roi remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence, et aussi le veut. — Dans toutes les circonstances où le roi parle au parlement l'huissier impose silence par le vieux mot français : *Oyez!*

NOTE II.

Un voyageur qui a fait le tour du monde, Earle, arrivant à la Nouvelle-Zélande, alla frapper à la porte des missionnaires anglais qui y ont un vaste établissement : « Nous fûmes introduits, dit-il, dans une maison très-proprement et même élégamment tenue. On eut bientôt servi tout ce qu'on peut se procurer dans une ferme riche et chez un épicier bien assorti d'Angleterre; chacun des missionnaires qui entra pendant notre repas fut

aussitôt mandé par les autres, et j'entendis clairement qu'on lisait et discutait ma lettre de recommandation : je ne pus m'empêcher de me demander si c'était ainsi qu'on devait recevoir des compatriotes aux antipodes de son pays. Pas un sourire ne vint leur desserrer les lèvres, pas une parole ne sortit de leurs bouches pour nous demander des nouvelles du pays; en un mot, nous ne trouvâmes pas la plus légère marque de cette sympathie que nous sentirions si vivement, nous autres gens du monde, s'il nous arrivait jamais de recevoir, dans une contrée aussi sauvage, la visite de quelques-uns de nos compatriotes. Les enfants, gros, gras et frais, qui nous examinaient de tous les angles des appartements, et l'air tranquille et satisfait de leurs parents, nous firent bien vite deviner que ces gens-là faisaient dans le pays quelque commerce fort agréable et avantageux. » ....

« Ces mêmes missionnaires, ajoute Earle,

étaient tous des ouvriers mécaniciens qui avaient étudié quelque temps pour être ministres de la religion protestante, et que les Anglais avaient fort judicieusement choisis pour être envoyés chez les sauvages. » Tous les voyageurs sont ici d'accord : Laplace, à qui ils refusèrent des rafraîchissements pour ses malades ; Dumont-d'Urville, madame Ida Pfeiffer, l'amiral russe Kotzbue, qui dit en parlant de Taïti : « l'Europe l'aurait bientôt admirée et lui aurait porté envie, mais la religion enseignée par les missionnaires protestants n'est pas le christianisme. »

« Le premier chef de la mission de la Nouvelle-Zélande, dit un ministre protestant, le Dr Dunmore Lang fut chassé pour adultère, le second pour ivrognerie, le troisième pour un crime plus grand encore que les deux autres. — La conduite des missionnaires a été la plus infâme qui ait été tenue dans toute l'histoire des missions. »

NOTE III.

Cette observation n'a pas échappé aux philosophes du dix-huitième siècle. Ils ne trouvaient nulle part plus de facilité à se faire adopter que chez les protestants : « Il faut pourtant, écrit Grimm à Voltaire, que, nous autres hérétiques, ayons un avantage sur vous autres du giron de l'Eglise. Car, sans parler du philosophe couronné (Frédéric II), voilà un assez grand nombre de princes qui cultivent la *raison* et qui se moquent de tous les préjugés; et vous, vous seriez embarrassé de me nommer un nombre égal de princes de votre sainte communion qui puissent lire le *Divin Dictionnaire* (l'*Encyclopédie*) sans se scandaliser.» (*Correspondance inédite*, publiée en 1818.)

NOTE IV.

En 1615, le Parlement ordonna de faire vendre les statues et tableaux des maîtres que Charles Ier avait rassemblés à White-Hall, et de brûler tous les tableaux qui représentaient la sainte Vierge.

NOTE V.

On peut voir, dans le musée du Louvre, un portrait de vieille femme, par Denner, qui, pour la représentation exacte de la nature, ne peut être comparé à aucun autre : tous les détails y sont exprimés, les moindres plis du visage, le grain de la peau ; ce n'est pas le fini des Flamands, qui est encore de l'art, c'est la reproduction littérale, la calque de la nature, une sorte d'image daguerréotypée peinte.

NOTE VI.

Arthur Young, arrivant dans une famille française au milieu du dîner, fut fort étonné de n'être pas accueilli avec une hospitalité inquiète et une politesse pleine d'anxiété : on lui fit place, et on le pria de partager la *fortune du pot*. « Des Anglais, dit-il, eussent dérangé précipitamment la nappe, les assiettes, le buffet, les pots et la broche, et m'eussent donné un dîner si parfait, qu'entre la fatigue et les appréhensions de toute sorte, aucun de mes hôtes ne m'eût accordé un seul mot de conversation, et à mon départ, on m'eût salué avec le souhait secret, mais sincère, que je n'y revinsse jamais. »

Du reste, la peinture satyrique des mœurs et des coutumes anglaises n'est nulle part plus vive que chez les auteurs anglais mêmes : « Le Journal d'un Anglais contient, dit un

de leurs compatriotes, Gardon : 1° le jour du mois où il se met en route ; 2° le nom des villes où il a dîné le jour, et où il a couché le soir ; 3° les enseignes des auberges où il a dîné et logé, avec des *memorandum* sur celles où il a bu de bon vin ; 4° le jour où il est rentré dans ses foyers. Quelques-uns vont mourir dans un pays étranger, pour avoir le plaisir de se faire porter dans leur patrie, et de voyager ainsi après leur mort. »

« Ils partent pour leurs voyages, dit Chesterfield, ours mal léchés, et dans leurs courses, ils ne font que se lécher l'un l'autre ; car rarement ils voient d'autre compagnie ; ils ne connaissent que le monde anglais, et d'ordinaire la partie la moins estimable. Ils retournent à la maison paternelle à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, rafinés et polis comme un matelot qui fait la pêche de la baleine. »

« Il arrive souvent, dans les compagnies

anglaises, qu'après avoir causé et plaisanté il se fait tout à coup une pause de quelques minutes pendant laquelle ils se regardent l'un l'autre avec une attention sérieuse : ils savent que cela leur est particulier, et ils appellent ce court silence, une *conversation anglaise.* » — Ferri de St-Constant.

(*Londres et les Anglais.*)

« En Espagne, disait un écrivain de la fin du siècle dernier, on demande : Est-ce un grand de première classe? en Allemagne : peut-il entrer dans les chapitres? en France: est-il bien à la Cour? en Angleterre : combien vaut-il? *How is he worthy?* Je n'ai jamais entendu parler de personne, dit un Anglais, dans la société, qu'on n'ait demandé : quelle fortune a-t-il? ensuite on le loue ou on le blâme, selon qu'il a une grande ou une petite fortune. Les Anglais, qui ne savent pas bien le français, s'ils veulent donner une idée

avantageuse de quelqu'un, disent ordinairement : *C'est un homme de bien*, c'est-à-dire un homme riche, un homme qui a des propriétés considérables. — Ils désignent le mérite, qu'un homme possède, par une expression qui prouve le mérite qu'ils y attachent : *Il est digne de tant!* (He is worth so much money.) »

(*The Country spectator* 1794.)

NOTE VII.

Allusion à la physionomie de la capitale de l'Allemagne : « Vienne, dit un historien, ne renferme, dans une étendue de sept lieues de tour, que 250,000 âmes ; elle laisse pénétrer la campagne jusque dans son sein ; partout on rencontre d'immenses promenades, et dans les faubourgs des champs en culture.

Cette verdure est une image du génie de ces peuples chez qui l'amour de la nature est si puissant, et qui trouvent si souvent le panthéisme au fond de tous leurs systèmes philosophiques. »

NOTE VIII.

Ces mœurs ne datent pas d'aujourd'hui : « C'est une coutume établie, écrivait une anglaise en 1718, que chaque dame ait deux maris, l'un qui en porte le nom, et l'autre qui en remplit les fonctions. Et ces engagements sont si bien reconnus, que ce serait tout-à-fait un affront dont on vous montrerait du ressentiment, si vous invitiez une femme de qualité à dîner sans inviter à la fois ses deux suivants, le mari et l'amant, entre lesquels elle s'assied avec la plus grande gravité. Ces

sous-mariages durent quelquefois une vingtaine d'années, et la dame dispose souvent de la fortune du pauvre amant jusqu'à ruiner complétement sa famille. » (*Lettres* de lady Montague.)

NOTE IX.

Aussi, nulle part, la philosophie n'a-t-elle accumulé plus de systèmes : les philosophes Allemands sont sans cesse à en imaginer de nouveaux, et chaque inventeur croit être arrivé au but. On connaît la fameuse affirmation de Schelling : « Je ne veux pas seulement l'être pur ou l'être abstrait, je veux l'être existant, et, dans ce sens, une grande révolution attend la philosophie ; ce sera *la dernière*, celle qui donnera l'*explication positive* de la réalité. » Mais voilà qu'arrive un autre phi-

losophe, Krause, moins de cinq ans après, qui déclare qu'il veut *renverser le monstrueux panthéisme* de Schelling et de Hégel, et qui propose un nouveau système, le *providentialisme,* lequel *concilie enfin*, assure-t-il, le libre arbitre de l'homme et la bonté de Dieu. C'est là le dernier système adopté en Allemagne, jusqu'à ce qu'il en surgisse un autre, bien entendu, ce qui ne tardera pas.

Et comme les affirmations extrêmes appellent les négations extrêmes, on trouve en face de ces philosophes hardis qui veulent toujours aller en avant, d'autres philosophes timorés qui ne veulent plus marcher du tout. Ainsi Gervinus proposait, il y a quelques années, à ses compatriotes de ne plus s'occuper de science, de littérature, d'art, de s'arrêter court : « Plus de poésie, plus de chants, plus d'amour; tout a été dit! Si l'on s'obstine à vivre dans le même horizon, cette terre épuisée ne donnera plus naissance qu'à des œu-

vres sans vie. Plions nos tentes et allons conquérir un domaine plus riche, un sol plus vierge. Cette terre féconde sera la société que l'avenir nous garde et que nous devons lui ravir. Jusque-là renonçons à la muse! »

NOTE X.

Le docteur Shaw disait que le système de Copernic a bien aussi ses difficultés. « Je ne doute pas, ajoute ici J. de Maistre, qu'il n'y ait dans plusieurs têtes (Allemandes surtout), des pensées de ce genre qui n'osent se montrer. »

Ils ont osé en montrer, depuis, d'un bien autre genre. L'imagination des socialistes allemands dépasse celle de tous les poëtes. Nos théoriciens français ne peuvent plus rien inventer après eux : Guillaume Marr laisse bien

loin de lui Blanqui, et Proudhon n'est qu'un élève timide de Feuerbach. Celui-ci professe l'athéisme; « dans la société de l'avenir, l'amour de soi remplacera l'amour de Dieu, et chacun vivra comme il lui plaira; » tous les socialistes, français ou allemands, peuvent trouver cela: mais ce qu'un Allemand seul est capable d'imaginer, c'est de retenir, comme Feuerbach, les sacrements de l'Église, avec l'athéisme « Il les conserve, parce que ce sont, dit-il, des symboles d'éternelles vérités. Ainsi, au lieu du baptême, les bains d'eau froide : l'eau renouvelle tout l'être, purifie l'esprit et le corps; le frisson qu'elle donne fait magiquement tomber nos fatigues et nos soucis ; — l'Eucharistie, c'est la table, etc. » Manger boire et se lever, voilà les rites de la nouvelle humanité : le reste est superstition.

NOTE XI.

Tous les Français en ont fait l'observation, et ceux qui avaient des préventions contre l'Allemagne, comme Guy-Patin, et ceux qui étaient devenus Allemands, en haine de la France, comme Jameray-Duval : « Vienne, disait le premier au dix-septième siècle, mœurs faciles, bonne chère, ville de plaisir, s'il y en a au monde. » « L'usage du vin, écrit le second, était défendu anciennement aux rois et aux magistrats : si cette loi était encore en vigueur, il y aurait peu d'Allemands qui ne renonçassent de bon cœur à la royauté et à la magistrature » (*Mémoires de Valentin Jameray-Duval, bibliothécaire de l'empereur d'Allemagne*, mss. de la bibliothèque de l'Arsenal).

NOTE XII.

On ne saurait citer et faire entrer dans le texte tous les témoignages rendus au caractère social de notre langue.

« La conception fausse ou louche, qui a besoin des plis et replis onduleux de la phrase pour se draper, dit un écrivain, d'un esprit très-sagace, l'abbé Martinet, fera bien de ne pas se jucher dans la langue franco-gauloise, la plus diaphane, la plus incolore, la plus expressive des langues. »

« Notre belle langue, disait excellemment le Père Bouhours, ressemble à une eau pure et nette qui n'a pas de goût, qui coule de source, qui va où sa pente naturelle la porte... Elle hait tous les ornements excessifs ; elle voudrait presque que les paroles fussent toutes nues pour s'exprimer plus simplement ;

elle ne se pare qu'autant que la nécessité et la bienséance le demandent... Si elle n'est pas encore la langue de tous les peuples, elle mérite de l'être. »

Ces éminentes qualités de clarté et de raison sont inhérentes à notre nature ; elles ne sauraient en être séparées : même quand le génie des littératures étrangères tenta de faire invasion dans la nôtre et d'en altérer le caractère, de 1825 à 1835, la langue parlée ne ressemblait pas à la langue qu'écrivaient les auteurs à la mode. Un spirituel observateur digne par l'élégance et la netteté de son style d'être né en France, Xavier de Maistre, revenant à Paris après trente ans d'absence, ne se lassait pas d'en exprimer son admiration. La lecture de nos ouvrages modernes lui avait fait croire, à Saint-Pétersbourg, que l'on ne parlait plus en France cette belle langue qu'il avait jadis connue. Il fut bien surpris en la retrouvant toujours la même ; l'influence

anglaise et germanique n'avait fait qu'effleurer la surface ; les auteurs mêmes des livres les plus excentriques n'employaient pas dans la conversation d'autre langage que le vieux langage de nos pères, la vraie langue française. Ils avaient pris un masque pour écrire; leurs livres étaient étrangers, eux, ils étaient restés Français.

NOTE XIII.

« Je trouve les Français, écrivait Franklin en 1779, la plus agréable nation du monde pour y vivre. Les Espagnols passent communément pour être cruels, les Anglais orgueilleux, les Ecossais insolents, les Hollandais avares, etc.; mais je pense que les Français n'ont aucun vice national qu'on leur attribue. Ils ont de certaines frivolités, mais qui ne

font de mal à personne. Se coiffer de manière à ne pouvoir mettre un chapeau sur sa tête, et alors tenir son chapeau sous le bras, et se remplir le nez de tabac, peuvent s'appeler des ridicules peut-être, mais ce ne sont pas des vices, ce ne sont que les effets de la tyrannie de la mode..... Enfin, il ne manque au caractère d'un Français rien de ce qui appartient à celui d'un agréable et galant homme. »

NOTE XIV.

Un esprit très original du dix-septième siècle, Bussy-Rabutin, avait eu déjà l'idée de ce rapprochement de nations : dans un opuscule peu connu, la *Carte géographique de la Cour*, il trace le piquant tableau que voici :

	Courage.
Allemands.	Comme un ours.

Anglais.	Comme un lion.
Français.	Comme un aigle.

Beauté.

Allemands.	Comme une statue.
Anglais.	Comme un ange. (1)
Français.	Comme un homme.

Savoir.

Allemand.	Pédant.
Anglais.	Philosophe.
Français.	De tout un peu.

Conduite.

Allemand.	Ne fait ni bien ni mal.
Anglais.	Aime et fait le mal.

(1) Ce jugement de Bussy-Rabutin, complète l'opinion émise page 72. — Quand les Anglaises sont laides, elles le sont à vous désoler; quand elles sont belles, elles le sont à vous ravir.

Français.	Oublie le mal et le bien qu'il fait et qu'on lui fait.

Vivre.

Allemand.	Ivrogne.
Anglais.	Gourmand.
Français.	Délicat.

Femmes.

Allemandes.	Ménagères.
Anglaises.	Reines.
Françaises.	Dames.

Maris.

Allemands.	Maîtres.
Anglais.	Valets.
Français.	Compagnons.

Lois.

Allemand.	A des lois telles quelles.
Anglais.	A de mauvaises lois et les observe soigneusement.
Français.	A de bonnes lois et les observe mal.

Bussy-Rabutin ajoute à ces trois nations les Italiens et les Espagnols, que l'on a passés ici sous silence.

NOTE XV.

La folie des Français pour les étrangers, disait déjà un Français à la fin du seizième siècle, est telle qu'ils ne s'estiment rien, en

comparaison d'eux, et que, sans considérer leurs intérêts, ils leur laissent prendre tous les avantages qu'ils veulent.

Fontenay-Mareuil. (*Mémoires*).



NOTE XVI.

L'ancienneté de la noble maison de ses rois, aînée aussi de toutes les autres, écrivait Bonald à la fin du siècle dernier, l'excellence de sa constitution, les vertus et les lumières de son clergé, la dignité de son corps de magistrature, la renommée de sa chevalerie, la science de ses universités, la sagesse de ses lois, la douceur de ses mœurs, le caractère de ses habitants, bien plus que la force de ses armées, ont élevé la France à un rang qui n'est plus contesté.

« En France, a dit M. Guizot, le développe-

ment intellectuel et le developpement social n'ont jamais manqué l'un à l'autre. Ce double caractère d'activité intellectuelle et d'habileté pratique est empreint dans tous les grands événements de l'Histoire de France et leur donne une physionomie qui ne se retrouve point ailleurs.» (*Cours d'Histoire moderne.*)

TABLE.

—

Paris. — Typ. de H. CARION, père, rue Richer, 20.



